D3.

Bibliothecæ
M. Hyacinthi Theodori Baron,
Antiqui Facultatis Medicinæ
Parisiensis Decani, nec non
Castrorum Regis et Exercituum
Protomedici.

18351/A

46528

COLLECTION D'OBSERVATIONS SUR L'ANATOMIE, LA CHIRURGIE ET LA MÉDECINE PRATIQUE,

Extraites principalement des Ouvrages Étrangers.

OBSERVATIONES sunt vera fundamenta, ex quibus in Arte Medicâ elici possunt veritates, &c.

Præfat. ad Observat. Wepferi.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez P. Fr. DIDOT le jeune, Quai des Augustins, près du Pont S. Michel, à S. Augustin.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

COLLECTION DE DIFFERENTES PIECES, CONCERNANT L'ANATOMIE, LA CHIRURGIE, ET LA MEDECINE PRATIQUE.

N° 1.

OBSERVATION sur une Catalepsie, par M. DE SAUVAGES *Medecin de Montpellier.*

Actes d'Upsal. 1742.

Magdelaine Valette domestique âgée de 20 ans, après avoir eu plusieurs paroxismes de catalepsie, vint au mois de Mars 1737 à l'Hôpital général de Montpellier pour y être traitée de cette maladie. Je voyois tous les jours cette fille. Elle étoit pâle, avoit un

petit friſſon, & ſembloit toujours avoir peur. Ses regles venoient en petite quantité, mais leurs périodes étoient reglés : la tête lui faiſoit mal, le front étoit très chaud, l'appétit diminué, le battement des arteres étoit foible, & ſe faiſoit à peine ſentir cinquante fois dans une minute. Les paroxiſmes de catalepſie arrivoient d'abord deux fois par jour, enſuite une fois, ſouvent ils n'arrivoient que toutes les ſemaines. La tête plus peſante qu'à l'ordinaire, & la triſteſſe étoient les avant-coureurs de ces paroxiſmes. La malade n'étoit ſoulagée que par le paroxiſme même, & c'étoit le ſeul ſecours qu'elle put eſperer. La catalepſie étoit bien caractériſée par la flexibilité ſinguliere des membres, & par le profond ſommeil : quand la malade étoit dans cet état le pouls étoit plus reſſerré, ſe trouvoit plus difficilement, & ſes battemens étoient fort diminués ; à peine pouvoit-on s'appercevoir que la reſpiration ſe faiſoit. La malade n'avoit aucune idée de tout ce qui lui arrivoit dans cet état, & elle revenoit de cet aſſoupiſſement après ſix ou ſept minutes en allongeant les membres comme quelqu'un qui ſort d'un profond ſommeil.

Cet état dura ainſi pendant un mois malgré différens ſecours qu'on donna à la malade. Le ſang qu'on lui tiroit quelquefois du bras ou du pied, étoit très épais, & couloit goute à goute. Les purgatifs agiſſoient foiblement, les bains tiedes rapprochoient les paroxiſmes, & les anti-épileptiques augmentoient le mal de tête.

Le ſecond mois un accident nouveau ſe joignit à tous les autres, & on pouvoit diſtinguer trois tems dans chaque paroxiſme; le commencement, le milieu, & la fin; dans le ſecond tems cette fille devenoit ſomnambule.

Magdelaine qui étoit preſque toujours dans ſon lit éprouvoit à toutes ſortes d'heures indiſtinctement une nouvelle catalepſie, ſans qu'aucun ſigne annonçât qu'elle dût avoir l'accès. Elle reſtoit immobile pendant ſix ou ſept minutes. Elle conſervoit exactement la poſition que nous faiſions prendre au tronc & aux membres, pourvu cependant que le centre de gravité de tout le corps fût conſervé. Enſuite, comme ſi elle ſortoit d'un profond aſſoupiſſement, elle s'appuyoit ſur ſes bras, elle ſe levoit, & reſtoit aſſiſe ſur ſon lit. Alors pendant plus d'une demi-heure

elle faisoit des choses que des personnes de bon sens & bien éveillées auroient pu faire.

Je vais rapporter un exemple de ce qui se passa dans un seul paroxisme. Je vis alors cette fille par hasard le neuf du mois d'Avril à dix heures du matin. Elle racontoit au commencement du paroxisme à ses compagnes, les reves qu'elle avoit faits la nuit précédente, & qui sembloient être imaginés fort ingénieusement pour blâmer & se mocquer de quelques femmes de cet hôpital. Elle les désignoit par des noms si ridicules & si plaisans, que je ne pus m'empêcher de rire. Ensuite élevant la voix, elle s'occupoit de choses plus sérieuses, elle s'entretenoit de l'immensité de *Dieu*. A cette occasion elle rapporta ce qui étoit arrivé à *S. Augustin* quand il trouva en se promenant un enfant qui avoit fait un petit trou, & qui vouloit y renfermer toute l'eau de la Mer. Elle s'arrêta au milieu de son discours, aussitôt en se frottant le front avec la main elle dit qu'elle ne savoit ce qu'elle disoit, elle rioit & s'applaudissoit. Elle faisoit toutes ces choses étant sur son séant, les yeux ouverts & les clignant un peu. Elle mêloit à ses

propos le geste, la situation, les inflexions, & le ton de la voix avec autant de précision, qu'auroit pu faire quelqu'un qui auroit été éveillé. Elle dit ensuite qu'elle vouloit chanter pour amuser les spectateurs, elle s'en acquitta assez bien. Comme le chant excite quelquefois à la danse, elle voulut se lever pour danser comme cela lui étoit arrivé plusieurs fois. On craignit qu'elle ne se jettât par la fenêtre, ou qu'en courant entre les lits elle ne se cassât les jambes ; on voulut l'empêcher de se lever. Je fis fermer les fenêtres, & j'ordonnai qu'on la laissât libre. Aussitôt remplie de joie, elle sortit de son lit les pieds nuds en siflant & en faisant de grands éclats de rire, elle dansa en rond, tantôt elle sautoit par-dessus de petites banquettes, tantôt par-dessus des lits : elle évitoit les personnes qui regardoient ses exercices & qui se mettoient exprès dans son chemin. Quand elle cessa de danser, elle retourna à son lit en se tenant fort droite, elle eut alors une legere catalepsie & se reposa.

Quand elle eut fait tout ce que je viens de rapporter, quelques-uns de mes amis qui avoient été spectateurs

de cette scene singuliere, furent curieux de savoir si elle voyoit, ou avoit quelque sentiment. On lui tordit le doigt, on lui piqua le bras, on lui pinça la plante des pieds, on lui porta le doigt avec vivacité vers les yeux, on lui mit de l'esprit de sel ammoniac dans la bouche & dans l'œil, on l'appella en criant très fort, on pressa avec le doigt la cornée. Il ne fut pas possible d'avoir aucun signe de la moindre sensibilité. Lorsque ce paroxisme fut fini, en regardant ceux qui étoient assemblés autour de son lit, elle sentit ce qui venoit de lui arriver, elle se plaignit que les doigts & les yeux lui faisoient de la douleur, elle devint triste & pleura beaucoup.

Ce qu'il y a d'étonnant dans le fait que je viens de rapporter, c'est que cette fille devenoit quelquefois somnambule, & que privée tout-à-fait de ses sens externes, elle eut des mouvemens si précis, & qu'elle tint des discours plaisans & trop gais pour une personne triste & mélancolique. Je laisse à des Médecins plus éclairés que moi le soin d'expliquer tous ces différens phénomenes. Cette fille fut tout à-fait guerie à la fin du mois de Mai, & à

présent elle a recommencé à servir dans la ville comme elle faisoit auparavant.

N° 2.

OBSERVATION sur une membrane qui se trouve derriere la pupille du fœtus, par M. HALLER.

Actes d'Upsal. 1742.

IL y a quatre ans que je disséquai deux fœtus. Ils avoient presque sept mois, quand ils vinrent au monde, & comme l'accouchement fut fort difficile, ils paroissoient avoir perdu la vie avant que de naître.

Nous injectâmes les vaisseaux de ces fœtus avec l'huile de thérebentine, le cinnabre & la cire. J'ai observé que cette huile colorée s'insinuoit assez aisément, mais cependant qu'elle ne se répandoit pas dans le tissu cellulaire si facilement que le fait ordinairement la colle de poisson.

Je découvris par l'ouverture de la cornée qu'il partoit des vaisseaux de l'iris injectés quelques petits rameaux qui aboutissoient au trou de la pupille, & autant que je pus voir, il sembloit

que ces vaiſſeaux nageoient dans l'humeur aqueuſe.

Comme il eſt conſtant que la nature ne produit point de vaiſſeaux dans notre corps ſans qu'il y ait une membrane qui leur ſerve d'appui, je ſoupçonnai qu'il y avoit dans les yeux de chaque fœtus quelque membrane qui bouchoit la pupille, que cette membrane étoit vaſculeuſe, mais qu'elle ſe détruiſoit avec le tems.

J'étois porté à avoir ce ſoupçon, par l'exemple de ce qui arrive à un des ſens le plus délicat, & le plus ſubtil après celui de la vue, je veux dire l'ouie dont la nature a pourvu à la conſervation encore plus dans le fœtus que dans l'adulte. Car dans ce dernier organe l'épiderme eſt pulpeux & blanc, & peut être aiſément ſéparé du petit cercle auquel il eſt attaché, pour former la membrane du tambour. Ce ſecours manque abſolument dans l'adulte, car la membrane du conduit auditif vaſculeuſe, plus pulpeuſe, plus épaiſſe couvre dans le fœtus la lame interne qui eſt ſeche, elle eſt plus molle & on la ſépare facilement, au lieu que dans l'adulte elle perd inſenſiblement ſes vaiſſeaux ſanguins, elle de-

vient ſeche comme l'autre lame intérieure.

L'exiſtence de cette nouvelle membrane eſt confirmée par l'obſervation de M. *Waehendorf* que j'ai trouvée quelque tems après ma premiere obſervation, dans le *commerce littéraire de Nuremberg*, *an.* 1740. *Sem.* 18. Cet Illuſtre Anatomiſte fait la deſcription d'une petite membrane noire produite par la continuation de la lame antérieure, ou peut-être poſtérieure de l'iris & par la coagulation d'une humeur de couleur noire. On y diſtingue aiſément les vaiſſeaux. M. *Waehendorf* l'appelle *Pupillaire*, & donne la deſcription de ces vaiſſeaux d'après les obſervations faites avec le microſcope ; ainſi je ne peux m'attribuer la gloire de cette découverte, & comme j'avois quelques doutes, j'ai été bien aiſe de trouver la réalité de l'exiſtence de cette membrane.

J'ai fait de nouvelles recherches dans trois fœtus nés à ſept mois. J'ai trouvé la vérité de ce que je cherchois. J'ai vu au travers de la cornée les vaiſſeaux de l'iris & les arteres de cette nouvelle membrane qui couvre la pupille & qui étoient une continuation des petits vaiſſeaux de l'iris.

J'ai enlevé la cornée en la coupant dans l'endroit où elle se sépare de la sclerotique. J'ai trouvé une petite bulle membraneuse gonflée, & que l'humeur aqueuse qui étoit en assez grande quantité dans la chambre postérieure, poussoit en devant.

J'ai ouvert cette membrane, afin de laisser couler l'humeur aqueuse qui changeoit sa couleur & sa nature. Elle étoit d'un blanc un peu cendré, & avoit assez de consistance pour pouvoir la faire aller & venir d'un côté de la pupille à l'autre. J'en ai fait graver la figure.

De petits rameaux vasculeux en assez grand nombre, & semblables à de petits arbrisseaux rampoient dans sa substance.

Je l'ai trouvée dans d'autres fœtus gonflée de même; un peu noire & muqueuse comme le dit M. *Waehendorf*. Elle se déchiroit si on la pressoit legerement, & on remarquoit aisément les petits lambeaux adherens à l'iris, & qui étoient le produit du déchirement.

Après ces expériences, je crois qu'on doit mettre cette membrane au nombre de toutes celles qui se trouvent dans le fœtus, qu'on peut la regarder comme

une partie organique, & qu'on doit l'appeller la tunique vaſculeuſe *Pupillaire*.

Cette membrane n'exiſte plus dans l'adulte. Car il ne doit rien ſe trouver qui empêche les rayons lumineux de paſſer au criſtallin.

D'autres recherches nous feront découvrir dans quel tems cette membrane ceſſe d'exiſter. Ce ſont des obſervations à faire dans les enfans vivans de différens âges.

Je croirois volontiers qu'elle reſte pendant quelque tems. Le fœtus ne peut, & ne doit point voir. Les yeux d'un enfant ne peuvent pas s'accoutumer ſubitement à l'impreſſion des rayons lumineux, il faut que cela ſe faſſe peu à peu.

Il eſt probable que cette membrane commence par ſe rompre, qu'enſuite, comme elle a beaucoup de molleſſe, qu'elle ſe diſſout inſenſiblement dans l'humeur aqueuſe, & qu'elle eſt à la fin reſorbée.

Beaucoup d'enfans qui viennent de naître ne voient point, & ne clignent pas même les yeux quand on en approche une lumiere : ils reſtent, ſi je ne me trompe, dans cet état pluſieurs ſe-

maines. On a cherché la cauſe de ce défaut de viſion. *Petit le Medecin* a avancé que l'épaiſſeur & la rugoſité de la cornée produiſoit cet effet ; mais dans l'homme & plus encore dans le chien, la cornée eſt tranſparente. On diſtinguoit aiſément dans les fœtus qui ont ſervi à nos expériences les vaiſſeaux de l'iris à travers la cornée, ainſi on ne doit donc pas regarder la cornée comme empêchant l'admiſſion des rayons lumineux. Il faut chercher une autre raiſon. Les chiens qui viennent de naître ont les paupieres fermées & collées l'une avec l'autre ; c'eſt ce qui empêche qu'ils ne puiſſent voir quoique leurs yeux ſoient fort clairs, certainement ils n'ont point de membrane *Pupillaire*. Dans le fœtus humain les paupieres ne ſont point jointes entre elles : pourquoi donc ne voient-ils pas ? Il faut en chercher la cauſe dans la couleur rouge de l'humeur aqueuſe, & dans la membrane *Pupillaire*, puiſque l'épaiſſeur de la cornée ne peut empêcher la lumiere de pénétrer juſqu'à l'iris. La couleur rouge de l'humeur aqueuſe dans le fœtus eſt commune avec celle de toutes les autres liqueurs qui s'exhalent. La liqueur de l'amnios, celle du

péritoine, du péricarde, de la tunique vaginale & de tout le tiſſu cellulaire, qui produit ordinairement une eſpece de bouffiſſure aux fœtus & qui s'étend juſqu'à la tête, eſt toujours rouge; il faut donc qu'il ſe faſſe dans ces parties une exhalation qui n'a plus lieu lorſque les vaiſſeaux ont acquis une certaine dureté.

N° 3.

LETTRE de M. le Docteur BUTINI, *à M.* BONNET, *ſur la cauſe de la non-pulſation des Veines.*

Geneve 1760.

VOUS me demandez, Monſieur, l'explication de la non-pulſation des veines. Votre amitié m'eſt trop précieuſe, pour que j'aie quelque choſe à lui refuſer. Si je ne puis réuſſir à vous ſatisfaire parfaitement ſur cet article, vous me tiendrez du moins compte de mes efforts, & par là je ſerai ſuffiſamment dédommagé de quelques heures de réflexion ſur cette matiere, d'ailleurs intéreſſante par elle-même.

La méthode analytique eſt je penſe la ſeule voie de procéder, dans un ſujet de la nature de celui-ci. En commençant par ce qu'il y a de connu dans une queſtion, pour paſſer enſuite à ce qui l'eſt moins, on eſt plus à l'abri des écueils, contre leſquels l'eſprit ſyſtématique, plus hardi dans ſa marche, donne aiſément dans la méthode ſynthétique.

Si l'on en excepte quelques cas de maladies ſingulieres, dont il n'eſt point queſtion ici, & quelques mouvemens irréguliers des veines caves, qui dépendent du voiſinage du cœur, & ſouvent de la douleur & des ſpaſmes qu'éprouvent des animaux auxquels on ouvre le thorax, il eſt certain que les veines en général n'ont aucune pulſation.

Les veines n'ont point de pulſation, parceque leurs parois ſont toujours également preſſées, & dans la ſyſtole & dans la diaſtole du cœur par le ſang qu'elles contiennent.

L'égalité de la preſſion latérale du ſang dans les veines vient de deux cauſes; la premiere de ce que le ſang dans les veines caves ne trouve pas plus de réſiſtance du côté du cœur dans la ſyſtole que dans la diaſtole; la ſeconde

de ce que le ſang qui coule dans les dernieres artérioles, y coule avec la même force dans la ſyſtole & dans la diaſtole du cœur.

En effet ſoit que le fluide qui ſuit, aborde alternativement avec plus & moins de force, tandis que celui qui précéde ſe meut uniformement ; ſoit que le fluide qui précede, fuie alternativement avec plus & moins de force, tandis que celui qui le ſuit ſe meut avec une force uniforme, l'effet ſera toujours le même, & il y aura une diminution & une augmentation alternatives dans la preſſion latérale, & conſéquemment une pulſation dans le vaiſſeau.

La premiere cauſe de la non-pulſation des veines, eſt donc l'action de l'oreillette droite. Sans elle, lorſque le cœur eſt en ſyſtole, le ſang veineux trouveroit une réſiſtance du côté du cœur, qui retarderoit ſon mouvement progreſſif & qui dilateroit les veines. Et lorſque le cœur eſt en diaſtole, la réſiſtance diminuant du côté du cœur, le ſang veineux y couleroit plus rapidement & les veines ſe contracteroient. Mais au moyen de l'oreillette droite, le ſang veineux trouvant toujours à ſe

dégorger à-peu-près auſſi librement ; tantôt dans le ventricule droit & tantôt dans ſon oreillette, l'égalité de la preſſion latérale ne dépend plus, que de l'uniformité de la force du ſang dans les dernieres artérioles, pendant la ſyſtole & la diaſtole du cœur. Il faut à préſent en chercher la cauſe.

Pour que le ſang ſe meuve uniformement dans les dernieres artérioles, il faut que les deux forces qui le chaſſent alternativement & dans la ſyſtole & dans la diaſtole du cœur, ſe trouvent opérer ſur lui le même effet dans les dernieres artérioles. C'eſt-à-dire qu'il faut, que la ſyſtole du cœur & la ſyſtole des artéres donnent la même force au ſang dans cet endroit. Alors le même fluide pouſſé au travers des mêmes calibres, par des forces alternatives, mais égales, & rencontrant devant lui une même réſiſtance, ſe mouvra toujours avec la même viteſſe.

Cet équilibre entre les forces du cœur dans les dernieres artérioles pendant ſa ſyſtole, & les forces de la ſyſtole de la totalité des artéres dans le même endroit, dépend de deux cauſes. La premiere eſt l'élaſticité des artéres qui eſt ſi complette, qu'elles ſe rétabliſſent &

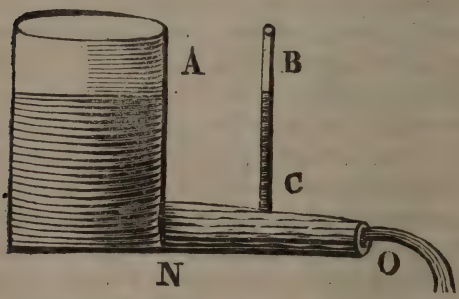
se resserrent avec autant de force qu'il en a fallu pour les dilater. La seconde est la grande résistance que trouve le sang à passer dans les dernieres artérioles.

Il est aisé en effet de concevoir que, si le sang passoit avec une liberté extrême dans les dernieres artérioles, le sang que chasse le cœur pendant sa systole, ne trouvant aucune résistance à son mouvement progressif, ne refluëroit point sur les parois des artéres avec force, & ne les dilateroit point, & que la pression latérale seroit presque nulle. Les artéres quoiqu'élastiques, demeureroient toujours dans leur état de plus grande contraction, sans avoir ni diastole ni systole.

Mais si le cœur trouve beaucoup de difficulté à faire passer le sang au travers des artérioles, comme il en trouve en effet beaucoup, le mouvement progressif du sang étant fort gêné, & sa pression latérale devenant très grande, le cœur agira avec une force presqu'égale à sa force totale sur les parois des artéres; les artéres dilatées par une force presqu'égale à la force totale du cœur, se contracteront ensuite avec la même force qui les avoit dilatées, vu

leur parfaite élaſticité ; & puiſque cette force eſt ſenſiblement égale à la force totale du cœur, elle imprimera au ſang dans les dernieres artérioles la même force que lui imprimoit la contraction du cœur même : il s'y mouvra donc uniformement, & dans la ſyſtole du cœur & dans la ſyſtole des artéres.

Vous connoiſſez le fameux Théorême de *M. Dan. Bernoulli* ſur la meſure de la preſſion latérale. Je puis m'en ſervir ici pour me faire mieux en tendre.



Qu'au bas d'un réſervoir où la hauteur de l'eau eſt A N, on ajuſte un tube N O, dont l'immiſſaire ſoit N & l'émiſſaire ſoit O. Qu'à ce tube on ajuſte un tube vertical BC. L'eau qui y monte déſi-

gnera par sa hauteur la force de la pression latérale que fait le fluide qui coule par N O sur le parois de ce tube. Si l'émissaire O est beaucoup plus petit que l'immissaire N, il est démontré que la pression latérale deviendra presque égale à la force totale représentée par AN. Ainsi le fluide montera dans le tube latéral qui exprime la pression latérale, à la hauteur C B sensiblement égale à A N. Si à présent l'on conçoit que l'on bouche subitement l'immissaire N, la force totale cessera entierement, il n'y aura plus que la colomne B C représentant la pression latérale qui agisse, mais cette colomne est sensiblement égale à la hauteur A N qui représente la force totale, donc elle aura la même force,& la viteſse du fluide se conservera la même dans l'émissaire O. Au lieu de la colomne B C, qui perdroit de sa force par sa diminution en descendant dans le tube, qu'on suppose un poids presque équivalant, posé sur un piston dans le tube latéral, il est clair que si l'on ouvre & que l'on ferme alternativement l'immissaire N, le poids exprimant la pression latérale montant & descendant dans le tube, suivant que l'immissaire le trouvera ouvert ou fer-

mé, & preſſant le fluide contenu dans le tube N O avec une force ſenſiblement égale à la force totale, le fluide paſſera ſans intermiſſion par l'émiſſaire O, & toujours avec une force, une viteſſe, & une quantité égales, ſoit qu'il ſoit pouſſé par la force totale A N, ou par la preſſion latérale B C. Qu'on conçoive maintenant que A N repréſente la force du cœur, N l'orifice de l'aorte, B C la force élaſtique des artéres, O le paſſage effectif par les artérioles, & l'on aura une repréſentation exacte de de ce qui ſe paſſe dans la circulation artérielle.

La ſuppoſition que la force avec laquelle les artéres ſe contractent dans leur ſyſtole, eſt ſenſiblement auſſi grande que celle avec laquelle elles ont été dilatées par la force du cœur dans leur diaſtole, n'eſt point conteſtée. L'on diſpute ſeulement ſur la nature de cette force que l'on fait ou ſimplement élaſtique, ou élaſtique & muſculaire; queſtion inutile ici, puiſque l'on s'y borne à examiner les effets de cette force.

La difficulté que rencontre le ſang au paſſage des dernieres artérioles, aſſez grande pour rendre ſenſiblement égales la force totale du cœur & ſa preſſion

latérale, comme nous l'avons ſuppoſé, a beſoin de preuves qu'il faut à préſent donner. Nous ne nous arrêterons point aux conjectures ſur le calibre des dernieres artérioles, ſur leur nombre, ſur la multiplication des points de contact entre le ſang & les vaiſſeaux, ſur le frottement qui en eſt la ſuite, ſur la viſcoſité du ſang, ſur la réſiſtance des muſcles & des autres parties qui peuvent rallentir le cours du ſang dans les dernieres artérioles. Nous choiſirons des preuves fondées ſur des faits & ſur des obſervations.

On ſait par les expériences de *M. Hales*, que ſi l'on pouſſe avec une force déterminée de l'eau dans l'artére méſenterique ſupérieure, il ne paſſe par les derniers rameaux de cette artére, quand on les a tous coupés tranſverſalement, que la vingtieme partie de l'eau qui paſſe dans le même tems au travers du tronc, quand on le coupe pour y laiſſer paſſer l'eau dans toute ſa force. Ce qui fixe, ſelon les principes de *M. Dan. Bernoulli* trop connus pour être répétés ici, la différence de la preſſion latérale du ſang ſur le tronc de l'artére méſenterique ſupérieure à la force totale du ſang dans ce même endroit, à

une quatre-centieme partie de la force totale. On doit convenir que la viſcoſité du ſang, plus grande que celle de l'eau, doit rendre cette différence de la preſſion latérale à la force totale, encore plus petite. A quoi il faut auſſi ajouter, que les rameaux de l'artére méſenterique, ſont encore plus aiſément perméables que ceux de pluſieurs autres artérioles, & particulierement de celles qui ſe diſtribuent aux parties muſculaires. La preſſion latérale eſt donc en général, preſque auſſi grande que la force totale, dans les vaiſſeaux artériels. Le ſang pouſſé par la contraction des artéres dans les artérioles, y eſt donc pouſſé par une force ſenſiblement égale à celle du cœur. C'eſt ce que fait auſſi comprendre l'obſervation ſuivante.

M. Hales nous apprend encore dans ſa ſeconde expérience d'*Hæmaſtatique*, qu'ayant inſeré un tube vertical dans l'artére crurale d'un cheval, le ſang qui y étoit élevé à la hauteur de cent ſeize pouces dans la ſyſtole du cœur, ne baiſſoit que d'un pouce pendant ſa diaſtole. La différence de la force du ſang pouſſé par le cœur, à la force du ſang pouſſé par la ſyſtole artérielle, n'étoit

toit donc déja dans cet endroit que d'une cent-ſeizieme partie. Or la ſyſtole de toutes les parties des artéres compriſes depuis la crurale juſques au pied, augmentant la force du ſang des dernieres artérioles dans la ſyſtole artérielle, on conçoit aiſément que la différence du mouvement du ſang dans la ſyſtole du cœur & dans la ſyſtole des artéres, doit toujours diminuer, quand on approche davantage des dernieres artérioles, & s'évanouir enfin dans ces derniers vaiſſeaux.

Le Méchaniſme de l'oreillette droite du cœur, la grande force élaſtique ou muſculaire des artéres, la difficulté que trouve le ſang à traverſer les dernieres artérioles, fondée ſur ſa viſcoſité, & ſur le grand nombre des ſurfaces auxquelles la diviſion des vaiſſeaux l'oblige de s'appliquer, fourniſſent ainſi trois principes qui, combinés enſemble, donnent la ſolution du Problême de la non-pulſation des veines, comme on vient de le voir.

Il eſt important de faire remarquer ici, que le point où les artérioles ceſſent de battre, & où le ſang commence à ſe mouvoir uniformement dans la ſyſtole & dans la diaſtole du cœur,

n'eſt point ſi déterminé qu'il ne puiſſe varier, en s'approchant ou en s'éloignant plus ou moins du cœur.

Si la force du cœur augmente, comme il arrive dans les exercices violens & dans les fievres, le cœur communiquant preſque toute ſa force à la totalité des artéres, en les diſtendant par une preſſion latérale preſque égale à ſa force totale, les diſtendra toujours juſques à ce que la force de leur diſtenſion ſoit preſqu'en équilibre avec la force totale du cœur. L'ampliation artérielle augmentera donc en proportion de la force du cœur, & elle augmentera en tout ſens comme les forces des fluides, puiſque c'eſt le ſang qui eſt le diſtributeur de cette force. Le ſyſtême artériel entier ſe dilatera davantage en largeur ſelon les diametres des artéres, & en longueur ſelon leur axe. Les limites de la pulſation ſeront plus reculées qu'auparavant. Par les raiſons oppoſées, on conçoit aiſément que quand la force du cœur diminue, l'élevation du pouls ou de l'ampliation artérielle, & ſon étendue ſelon l'axe des artéres, doivent diminuer néceſſairement.

Dans l'état naturel on ne ſauroit non plus aſſigner au juſte les limites préciſes

de la pulſation artérielle ; ce n'eſt que pour la commodité de l'expreſſion, qu'on s'eſt ſervi juſques ici du terme de dernieres artérioles, qui doit être reſtreint aux dernieres artérioles qui ont une pulſation ; ce ſont les ſeules qu'on ait voulu déſigner. Les dernieres artérioles qui ont une pulſation, ſont celles dont la dilatation & la diſtenſion achevent, pour ainſi dire, d'abſorber toute la force que la contraction du cœur peut communiquer aux artéres, & qui completent ainſi l'équilibre preſque parfait qui doit ſe trouver entre la diſtenſion de la totalité des artéres, & la force totale du cœur. Il peut donc y avoir au-delà des artéres qui ont une pulſation, quelques ordres encore d'artéres qui n'en ont aucune, au moins dans l'état naturel.

J'ajouterai ici quelques remarques ſur l'article de la Phyſiologie de *M. de Haller*, qui traite de la non-pulſation des veines. *T.* 2. *pag.* 352.

L'opinion de *M. de Sauvages*, que *M. de Haller* préſente ici avec tant de netteté, paroit au premier coup d'œil ſi facile à ſaiſir, qu'elle entraîne aiſément, à moins qu'on ne ſoit bien accoutumé à ſe défier de tout & à analyſer tout.

La viteſſe du ſang dans les artéres, dit *M. de Sauvages*, augmente continuellement en s'éloignant du cœur pendant la ſyſtole des artéres ; au contraire cette viteſſe diminue continuellement pendant leur diaſtole : la différence de ces deux viteſſes diminue donc continuellement en s'éloignant du cœur: il ſe trouvera donc un point où cette différence s'évanouit, & c'eſt dans ce point où la viteſſe du ſang commencera à être la même, & dans la ſyſtole & dans la diaſtole des artéres.

D'abord cette ſolution eſt imparfaite, en ce qu'il ne ſuffit point d'avoir établi l'uniformité de la viteſſe du ſang dans les dernieres artérioles, pour conclure ſolidement la non-pulſation des veines. Il faut encore lui joindre le concours de l'opération de l'oreillette droite, ſans laquelle, malgré l'uniformité de viteſſe dans les artérioles, il y auroit comme nous l'avons déja vu, un battement veineux. C'eſt auſſi je penſe dans l'inaction de l'oreillette droite, qu'il faut chercher la cauſe du pouls veineux, qui a été obſervé quelquefois.

Quand on approfondit enſuite le principe de *M. de Sauvages* & qu'on le décompoſe, il ſemble qu'inſiſtant ſur ce

que l'on ſavoit déja, il laiſſe ſans ſolution ce qui faiſoit l'objet principal du Problême. On ſavoit en effet que la viteſſe du ſang doit être uniforme dans les artérioles, pour la non-pulſation des veines. On ſavoit encore que dans la diaſtole des artéres, la viteſſe du ſang diminue depuis l'aorte juſqu'aux artérioles. On n'ignoroit point que dans les premiers rameaux de l'aorte, la viteſſe du ſang dans la ſyſtole des artéres alloit au contraire en augmentant en s'éloignant du cœur; & l'on comprenoit aſſez que cette viteſſe devoit enfin parvenir à être égale dans les dernieres artérioles, à celle qu'y avoit produit la contraction du cœur dans la diaſtole artérielle, puiſque l'on ſavoit que ces deux viteſſes ſont réellement égales dans cet endroit. Ce qu'il falloit expliquer c'étoit pourquoi ces deux viteſſes du ſang dans la diaſtole & dans la ſyſtole, parviennent à être égales ſeulement dans les artérioles, au lieu de s'atteindre déja dans les troncs artériels & beaucoup plutôt qu'elles ne le font. C'eſt ce que *M. de Sauvages* n'explique point. Il ſe borne à prouver que les viteſſes du ſang deviennent une fois égales, ſans déterminer où cela doit ſe faire,

ce qui eſt pourtant le principal objet de la queſtion.

De plus le principe de *M. de Sauvages* n'eſt, à le prendre dans toute l'étendue qu'il lui donne, qu'un pur Paralogiſme. En effet il eſt des cas, où une viteſſe décroiſſante & une viteſſe augmentante ne ſe rencontreront point, & ne parviendront pas à être égales : lors par exemple que la viteſſe augmentante ne peut augmenter que juſques à un certain point limité, qui ſe trouve inférieur au plus petit degré de viteſſe de la viteſſe décroiſſante.

J'en donnerai aiſément un exemple dans la queſtion préſente, ſi l'on me permet de n'y point faire entrer la grande reſiſtance qu'éprouve le ſang dans les dernieres artérioles, & de la ſuppoſer plus petite qu'elle ne l'eſt en effet. *M. de Sauvages* ne faiſant point entrer cette réſiſtance dans ſa ſolution, laiſſe par là la liberté de la ſuppoſer telle que l'on voudra dans l'application de ſon principe.

Suppoſons que le ventricule gauche exprime à chaque contraction deux onces ou ſeize dragmes de ſang, que le paſſage ſoit aſſez facile dans les dernieres artérioles pour qu'il en puiſſe paſ-

ser pendant la diastole des artéres douze dragmes, l'ampliation artérielle n'en retiendra que quatre dragmes, qui passeront dans les dernieres artérioles durant la systole des artéres. Supposons à présent avec *M. de Sauvages*, que la durée de la systole & de la diastole sont égales; il est clair qu'alors quatre dragmes de sang traverseront les artérioles, dans le même tems que douze dragmes, & que par conséquent dans ces suppositions, la viteſſe du sang dans la systole des artéres, quoique toujours augmentée depuis l'aorte jusqu'aux artérioles, ne parviendra pourtant qu'à être le tiers de la viteſſe du sang dans les mêmes artérioles pendant la diastole des artéres. Voilà donc un cas où une viteſſe toujours augmentante n'atteindra point une viteſſe toujours décroissante. Le principe de *M. de Sauvages* est donc faux dans la généralité. Il ne sauroit par conséquent fournir une bonne solution du Problême de la non-pulsation des veines. La réſistance dans les artérioles, est un principe fondamental de cette solution, dont on ne peut point se passer.

Enfin *M. de Sauvages* ne peut établir la premiere suppoſition de laquelle

il part, ſavoir que la viteſſe du ſang artériel dans la ſyſtole des artéres, va toujours en augmentant depuis l'aorte juſqu'aux artérioles, que ſur deux faits Anatomiques. Le premier, que dans chaque ſection artérielle l'ampliation de la diaſtole eſt exactement égale, ſoit dans les troncs, ſoit dans les rameaux d'ordres correſpondans pris enſemble. Le ſecond, que la ſomme des calibres des rameaux artériels, eſt plus grande que la ſomme des calibres des rameaux d'ordre ſupérieur ou des troncs, dans une proportion moindre que celle de leur diſtance du cœur.

J'accorderai volontiers le premier de ces principes qui n'eſt peut-être pas généralement reçu; mais le dernier ne me paroît rien moins que bien démontré. Ayant cherché moi-même une proportion réguliere dans l'accroiſſement des ſections du canal artériel, pendant que je travaillois ſur la circulation du ſang en 1745, après bien des meſures priſes, je fus obligé d'abandonner l'eſpérance de découvrir une proportion réguliere, ayant trouvé que la capacité du canal artériel s'accroît irréguliérement, d'abord moins puis enſuite plus qu'en raiſon des diſtances du cœur: ce

qui m'obligea de conclure que la viteſſe du ſang dans la ſyſtole des artéres, croiſſoit dans les grands troncs, mais qu'enſuite elle décroiſſoit dans les rameaux plus éloignés du cœur, tout comme dans la diaſtole. En effet cela doit être ainſi, s'il y a une proportion conſtante des branches aux troncs, parceque les intervalles qui ſe trouvent entre les divers ordres de vaiſſeaux, deviennent plus petits à meſure que l'on s'éloigne du cœur, les bifurcations devenant alors plus fréquentes. Il n'eſt donc point probable que les ſections du canal artériel, s'accroiſſent dans une proportion moindre que celle de leur diſtance du cœur. Par conſéquent qu'elle certitude peut-on accorder à un principe, dont la ſolidité repoſe ſur des ſuppoſitions Anatomiques qui ſont extrêmement douteuſes & peut-être fauſſes?

Je ſais que *M. de Haller* a vu les rameaux plus petits en proportion des troncs, dans les derniers ordres d'artéres chez les animaux à ſang froid; & qu'il a vû dans les artéres qui forment le reſeau artériel, les branches égales chacune au tronc duquel elles partent; mais je n'oſe conclure de ce

qui s'observe chez les animaux à sang froid, à ce qui se trouve chez l'homme; la structure des vaisseaux & leur distribution peuvent être très différentes. Si j'avois à tirer une conclusion de ces observations, ce seroit seulement qu'on ne peut assigner au juste la proportion des sections du canal artériel dans les petits rameaux & surtout dans les dernieres artérioles, & qu'il ne faut point prendre cette proportion pour base d'une théorie solide.

La solution que j'ai donnée du Problême de la non-pulsation des veines, n'ayant point les défauts qui se trouvent dans celle de *M. de Sauvages*, & ne découlant que des principes solides & bien démontrés, elle me paroît à tous égards préférable.

Je l'avois déja donnée en 1746, dans ma dissertation sur la circulation du sang pag. 14, & dans un aussi grand détail que pouvoit le permettre la petitesse de l'ouvrage. *M. de Sauvages* n'est donc pas le premier qui ait travaillé à la solution de ce Problême interressant. Sa dissertation *de Pulsu & circulatione* n'ayant paru qu'en 1752, & ses observations sur la non-pulsation, imprimées dans les *Nov. Act. Nat. Curios.*

T. I. étant de 1754, pourrois-je être surpris que cette solution, donnée par un Ecolier de vingt-deux ans, dans une petite brochure, ait échapé à l'attention & à la lecture immense de *M. de Haller*?

Me seroit-il permis de répondre à présent à quelques objections que fait le célebre *M. de Haller* contre l'explication de *M. de Sauvages*, autant qu'elles portent aussi contre celle que j'ai donnée?

M. de Haller objecte la non-pulsation des veines, dans les animaux chez lesquels la plus part des artéres n'ont ni systole ni diastole. On peut répondre deux choses à cette difficulté; l'une qu'il suffit que le petit nombre d'artéres qui se dilatent près du cœur dans ces animaux, puissent contenir dans leur ampliation la portion du sang qui doit couler par les artéres suivantes pendant la diastole du cœur, pour que l'uniformité du mouvement du sang subsiste dans les artéres suivantes; l'autre qu'il ne faut point conclure trop aisément de ce qu'on n'appercoit pas à l'œil, même armé d'un verre, la pulsation d'une artére, qu'elle n'en a aucune. J'en ai une preuve de fait dans

l'obſervation que j'ai donnée pag. 17. §. 71. de ma diſſertation. L'on y voit que la dilatation de l'artére crurale d'un chien, qui frappoit cependant le doigt avec la force ordinaire du pouls dans l'homme, paroiſſoit ſi petite à l'œil que je ne pus point ni à la vue ſimple, ni en plaçant le diamettre de l'artere entre les pointes du compas, ni en cherchant à prendre la meſure de ſa circonférence avec une ſoie, aſſigner la proportion des diametres de l'artére dans la diaſtole & dans la ſyſtole que je voulois déterminer. Tant la vue eſt inférieure au tact dans le diagnoſtic de la pulſation des vaiſſeaux.

Je remarquerai en paſſant que l'obſervation des animaux dans leſquels la plupart des artéres n'ont pas de pulſation, eſt un fait qui découle naturellement de mes principes & qui les confirme. En effet puiſque la cauſe de la diaſtole artérielle, eſt la grande réſiſtance que trouve le ſang à paſſer au travers des artérioles, cette diaſtole doit être peu conſidérable & s'étendre à une petite diſtance du cœur dans les animaux où le trajet du ſang eſt ſi court & le nombre des vaiſſeaux ſi petit, que la réſiſtance qu'il trouve dans

les dernieres artéres est peu considérable, & la pression latérale conséquemment plus petite.

L'expérience faite par *M. Floyer* pour imiter le pouls, en introduisant avec force, & à coups alternatifs, de l'eau dans un intestin de bœuf, confirme encore mes principes. Il y avoit une pulsation dans les endroits voisins du piston, parceque la pression latérale y étoit assez grande pour produire cet effet. Plus loin cette pulsation cessoit, parceque la pression latérale étoit très foible, à cause de la grande liberté avec laquelle l'eau s'écouloit par l'extrêmité du boyau. Il n'est point étonnant que l'écoulement à l'extrêmité du boyau fût continuel, quoique l'injection fût alternative : on en trouvera la raison premierement dans la contraction de la partie du boyau qui avoit une pulsation ; mais surtout dans le poids & dans la grande fluidité de l'eau, qui devoient dans un long tube rendre l'écoulement continuel.

Le poids de l'eau empêche aussi qu'on ne puisse tirer contre notre Théorie aucune conséquence de l'expérience faite en injectant à coups alternatifs de l'eau dans une éponge.

Dans l'expérience faite avec l'artére méſenterique, le poids & la fluidité de l'eau peuvent influer de même conſidérablement ſur le réſultat, tout comme la diſtenſion & la contraction des artéres même après la mort.

Les faits que raſſemble *M. de Haller*, pour prouver que plus la force du cœur augmente, & plus les pulſations artérielles s'étendent loin, ſont des preuves de ma Théorie dont j'ai fait uſage ci-deſſus.

M. de Haller penſe, que ce qui fait ceſſer les pulſations des vaiſſeaux à une certaine diſtance du cœur, c'eſt que la différence de la viteſſe de l'onde du ſang qui ſuit, ſur la viteſſe de l'onde qui précéde, s'évanouit. Il ſuffit, dit-il, pour détruire cette différence, que les ondes les plus voiſines du cœur perdent beaucoup de leur viteſſe, & que les plus éloignées en perdent moins. Il fait voir enſuite, qu'à l'origine des veines ou peu avant, le paſſage du ſang devient beaucoup plus facile, & qu'il éprouve moins de réſiſtance en traverſant ſes vaiſſeaux. Qu'on diviſe, dit-il, l'onde qui s'étend depuis le cœur juſqu'au doigt, en dix régions. Dans la portion la plus voiſine du cœur

& la premiere, l'onde ſera beaucoup plus vite que celle qui la précede, qui a trouvé différentes réſiſtances. Mais la différence de la ſeconde onde plus éloignée du cœur, à la viteſſe de l'onde qui la précede, eſt déja moindre que celle de la premiere : la différence de la troiſieme à la quatrième onde, eſt encore plus petite, & en ſuivant cette progreſſion, la différence de la neuvieme à la dixieme eſt la plus petite de toutes ; puis cette différence s'évanouit entierement.

Ce que dit ici *M. de Haller*, doit s'entendre, je penſe, uniquement du mouvement du ſang conſidéré pendant la ſyſtole du cœur. Cet excès de la viteſſe de l'onde du ſang qui ſuit, ſur la viteſſe de l'onde qui précede, n'eſt autre choſe que la preſſion latérale du ſang, qui effectivement va toujours en diminuant depuis l'aorte juſqu'aux artérioles, pendant la ſyſtole du cœur. Mais cette preſſion latérale a ſon principe dans la réſiſtance qu'éprouve le ſang à ſon paſſage dans les artérioles ; donc l'explication de *M. de Haller* eſt fondée tacitement ſur un des principes de ma ſolution.

Cependant il n'eſt point prouvé que la preſſion latérale, quoiqu'elle aille

toujours en diminuant depuis l'aorte jusqu'aux artérioles, soit éteinte dans cet endroit. Elle y existe encore, quoique diminuée, & elle continue même dans toutes les veines, en décroissant toujours davantage jusques aux veines caves, où elle s'évanouit enfin entierement, comme je l'ai établi dans ma dissertation pag. 14. §. 58.

Pour le comprendre, il faut seulement remarquer, que le sang dans les troncs veineux, n'a d'autre mouvement que celui qui lui vient du sang des plus petites veines, qui pousse devant lui toute la masse du sang veineux; mais cette masse résiste par les frottemens quoique legers, qui se font sur les parois des vaisseaux, & cette résistance doit nécessairement produire une pression latérale. Ou, pour parler le langage de *M. de Haller*, l'onde qui suit va plus vite que celle qui précede, non pas de la viteſſe actuelle qui est plus petite, mais de la viteſſe potentielle ou virtuelle qui est réellement plus grande. C'est par un effet de cette pression latérale, qu'on voit souvent le sang dans la saignée, jaillir par l'ouverture de la veine, même sans ligature, & surtout quand la force totale du cœur

est augmentée, comme dans de violentes fieves, la pression laterale devenant alors d'autant plus forte.

Il est pourtant vrai que le seul principe de la diminution de la pression latérale dans les artéres, peut rendre raison de la cessation sensible de la pulsation dans les dernieres artérioles. J'ai cru devoir supposer dans ma dissertation sur la circulation pag. 6. §. 19. par des raisons que je ne répéterai pas ici, que l'ampliation artérielle dans la diastole, étoit égale dans chaque section du canal artériel, & *M. de Sauvages* a adopté ce principe dans la solution du Problême de la non-pulsation. *De Puls. & Circul.* pag. 25. §. 131. & p. 28. §. 145. & 147. Il en résulte nécessairement, que la grandeur de la pulsation décroit continuellement avec la grandeur de l'artére, comme je l'ai fait remarquer de *Circul.* pag. 15. §. 62. elle doit donc devevir insensible dans les plus petites artérioles.

Mais il ne suffit point d'avoir établi que la pulsation artérielle devient insensible dans les artérioles, pour en conclure ensuite, comme semble le faire *M. de Haller*, la non-pulsation des

veines. Elles pourroient encore avoir une pulsation dans cette hypothese. Il faut pour la non-pulsation des veines, non seulement une pression latérale indéterminée, comme la suppose *M. de Haller*; mais il la faut si grande, qu'étant prise dans la totalité des artéres, elle soit sensiblement égale à la force totale du cœur, comme je l'ai établie. Je pourrois pour le démontrer, employer ici le même argument que j'ai fait plus haut contre *M. de Sauvages*, & supposant la difficulté du passage dans les dernieres artérioles moindre qu'elle n'est en effet, y faire passer le sang trois fois plus vite pendant la diastole des artéres, que pendant leur systole, & dans cette supposition, quoique la pulsation des artéres devînt insensible dans les artérioles, il y auroit cependant toujours un pouls veineux.

Enfin *M. Haller* devroit encore ajouter l'opération de l'oreillete droite aux conditions précédentes, sans laquelle les veines auroient une pulsation, comme on l'a vu ci-dessus.

Vous me pardonnerez plus aisément qu'un autre, mon très cher ami, la longueur de cette lettre. Qui connoît

mieux que vous le prix des vérités Physiques, & combien il faut de recherches, de réflexions & d'exactitude pour y parvenir ? C'est dans des sujets aussi compliqués que l'on peut se permettre de grands détails. On doit y craindre toujours de s'exposer au reproche d'*Horace*..... *brevis esse laboro Obscurus fio.*

J'ai l'honneur d'être, &c

N°. 4.

OBSERVATIONS sur les Ulceres de la Matrice & des parties voisines, par M. ROEDERER *Professeur en Medecine dans l'Université de Gottingen.*

Gottingen, 1758.

LES congestions purulentes que produit la Phthisie causent souvent des abcès dans les autres parties du corps. La matrice se ressent quelquefois de ces accidens, ainsi que toutes les parties qui l'environnent.

OBSERVATION I.

Ulceres de la matrice & des autres viscères du Bassin.

Je fis l'ouverture du cadavre d'une vieille femme qui avoit eu une Phthisie lente : son corps étoit desseché, ses muscles étoient minces, & je ne trouvai presque point de graisse sous la peau. Un ulcere considérable placé entre la matrice, le vagin, & le rectum étoit en partie la cause de l'état de maigreur où elle avoit été réduite. Cet ulcere avoit détruit la partie postérieure du vagin qui s'attache à la matrice, la partie postérieure de ce viscere, & une portion de son col : sa cavité étoit presque entierement rongée, ainsi que le rectum & la vessie. Les autres parties étoient dures & carcinomateuses. Le fond de cet organe renfermoit un petit abcès, & étoit fort rouge & enflammé. Il y avoit une obstruction, & un endurcissement considérable à l'embouchure des trompes de *Fallope*. Le rectum tenoit encore par quelques petites brides à la partie postérieure de la matrice : les ovaires étoient petits, comme cela est ordinaire dans

les vieilles femmes ; ces parties étoient dures, ſans veſicules, & ridées ; le gauche étoit un peu plus gros qu'un haricot, le droit étoit preſque ſphérique, & avoit un pouce de diametre ; ſa ſubſtance étoit blanche, & on y trouvoit une matiere purulente & graiſſeuſe. L'état des autres viſceres dénotoit aſſez & la vieilleſſe de cette femme, & la longueur de la maladie qui l'avoit fait périr. Le foie étoit petit, dur, & d'une couleur cendrée ; la veſicule du fiel renfermoit une petite quantité de bile jaune ; la rate étoit fort petite & entrecoupée ; le pancreas étoit un peu dur & jaune ; le rein gauche avoit moins de volume que le droit, les ureteres étoient fort larges ; les inteſtins étoient pâles & remplis d'air ; l'eſtomac s'étendoit juſques dans l'hypocondre droit. A l'extrêmité du rectum il ſe trouvoit quelques tubercules. Les poumons étoient enflammés, le gauche étoit libre, mais le droit étoit un peu adhérent à la plevre ; on trouvoit de chaque côté de la poitrine un peu de liquide épanché.

OBSERVATION II.

Receptacles ulcerés autour de la matrice.

J'ai fait l'ouverture du cadavre d'une femme Phthiſique âgée de trente ans : elle n'avoit jamais eu qu'un enfant. J'ai trouvé 1°. dans la partie la plus inférieure du baſſin hypogaſtrique, entre le rectum & la matrice près de l'attache du vagin, une cavité. 2°. Ce reſervoir étoit profond & plus large du côté droit que du côté gauche de ce viſcere. Ces deux cavités étoient ſéparées par une cloiſon, mais elles étoient ouvertes du côté du ventre de maniere que le pus pouvoit y entrer. 3°. Le plus grand reſervoir contenoit une liqueur gelatineuſe & rouſſâtre. 4°. Le petit qui étoit vers la partie ſupérieure de la matrice du côté de l'ovaire gauche, étoit plein d'un pus épais & gras. 5°. Il y avoit outre cela pluſieurs autres foyers qui renfermoient une matiere preſque ſemblable.

Les parois de ces reſervoirs à pus étoient dures, ridées, épaiſſes & pleines de taches gangreneuſes. La cloiſon qui ſéparoit ces ſacs, étoit ſquirrheuſe, principalement vers la partie ſupérieure du vagin.

La matrice avoit de la dureté, & étoit, ainſi que le vagin, à-peu-près dans l'état naturel ; ſa ſuperficie intérieure étoit néanmoins rude & parſemée de petites taches purulentes. Cet organe avoit perdu ſa forme ordinaire, ſa levre antérieure étoit plus longue de quatre lignes que la poſtérieure. Les trompes & les deux ovaires qu'on ne pouvoit plus diſtinguer, étoient ſquirrheuſes ; les ligamens ronds avoient ſeuls conſervé leur intégrité.

Toutes les parties du ventre tenoient enſemble. Le foie étoit adhérent au diaphragme, à l'épiploon & au colon. L'épiploon fort épais étoit attaché aux inteſtins, & la rate au péritoine. Les inteſtins avoient entre eux quelque adhérence ; l'épiploon & les inteſtins en avoient contracté auſſi avec les cavités dont nous avons parlé. Six livres de matiere purulente qui rempliſſoient le ventre, étoient la cauſe de ces adhérences.

L'Eſtomac, les Inteſtins, le Pancreas, le Foie, avoient conſervé leur état naturel. Cette derniere partie étoit cependant d'un rouge foncé. Il y avoit peu de bile dans la veſicule ; cette liqueur étoit fluide, & fétide.

Au milieu de la rate, il se trouva une pierre blanche poreuse, inégale, elliptique pesant trente-cinq grains : elle avoit six lignes de diametre, & ressembloit à de la chaux calcinée. Ce calcul avoit-il été formé par l'épaississement du pus ? Les Poumons étoient adhérens à la plevre. Il y avoit un ver dans l'œsophage.

OBSERVATION III.

Ulcere considérable au ventre & à la matrice causé par un coup.

Une femme de trente ans qui avoit eu plusieurs enfans, devint grosse, & n'eut pendant sa grossesse aucune espece d'incommodité. Son mari la maltraita beaucoup. Dès cet instant le ventre se gonfla tellement, qu'elle se crut grosse de deux enfans. Cette tension du ventre qui étoit extrême, lui causa des douleurs principalement au côté droit. Cette femme accoucha heureusement, & l'arriere-faix se détacha aisément. Les vuidanges sortirent en petite quantité, & le ventre resta toujours tendu. Je fus prié de voir cette femme huit jours après son accouchement : en touchant la region hypogastrique

trique, je ſentis que la matrice étoit plus gonflée qu'elle ne devoit être. La tenſion douloureuſe de cette partie, la fievre, la chaleur, le mal de tête, la fréquence, la dureté & la plénitude du pouls faiſoient aſſez connoître qu'il y avoit une inflammation. Je mis en uſage les lavemens, les purgatifs doux, les remedes temperans, les ſaignées du bras & du pied. Ces ſecours diſſiperent la plus part des accidens, car la tenſion de la matrice ceſſant d'être ſi grande, cela procura la ſortie d'une eſpece d'humeur gluante par le vagin. Huit jours après les accidens devinrent plus violens qu'ils n'avoient été d'abord. Le ventre ſe gonfla comme dans la Tympanite, & on ne pouvoit plus diſtinguer le nombril. Le pouls devint foible & fréquent, le regard effrayant, les yeux tournés, le viſage maigre, la langue rouge couverte d'un mucus blanc. Les foibleſſes, la difficulté de la reſpiration, une peſanteur conſidérable dans la poitrine, une douleur fixe dans toutes les parties du ventre, des étourdiſſemens, la ſuppreſſion de l'urine & des excrémens, annonçoient une mort prochaine. L'œdeme des jambes, une douleur qui ſe fit

d'abord ſentir au pied droit, & qui paſſa enſuite au pied gauche, la lividité du femur du même côté, & celle de la langue dont les bords étoient rouges, la bouche ſeche, terminerent les jours de la malade cinq ſemaines après ſon accouchement.

Ouverture du cadavre.

Il eſt aiſé de voir que la mort a été cauſée par l'inflammation de la matrice, & la ſuppuration qui la ſuivit. Il y avoit dans le ventre plus de quatre livres de pus fluide, & un peu rouge: celui qui occupoit le fond du ventre étoit fort épais. Cette matiere purulente étoit renfermée entre les muſcles du ventre, & la partie antérieure de la matrice, dans le tiſſu cellulaire qui étoit détruit juſqu'à l'origine du vagin, & qui faiſoit pénétrer le pus juſqu'à cet endroit. Toute cette cavité étoit pleine d'une matiere purulente, épaiſſe & gluante, d'un rouge tirant ſur le jaune, & d'une mauvaiſe odeur. Il s'étoit formé un ſinus qui s'étendoit depuis le réſervoir du pus juſqu'aux fauſſes côtes. Après avoir vuidé cette cavité du pus qu'elle renfermoit, je trouvai la matrice fort groſſe occupant preſque tout le

ventre, & élevée jusqu'au dessus du nombril : elle étoit dans une position oblique & se portoit de droit à gauche. La substance de ce viscere étoit spongieuse, comme cela est ordinaire dans la grossesse ; elle étoit remplie de tous côtés de taches purulentes. Le fond de la matrice étoit attaché au-dessus du nombril aux muscles du ventre, & le péritoine étoit détruit dans cet endroit. Dans le lieu où s'étoit formé le dépôt purulent, le péritoine étoit tellement adhérent à la matrice qu'il paroissoit ne faire qu'un même corps avec elle. Il formoit une espece de cloison qui partageoit la cavité du ventre & le réservoir du pus : cette cloison avoit environ deux à trois pouces de long des deux côtés, & plus de trois lignes d'épaisseur. Derriere le péritoine il y avoit un autre réservoir qui contenoit un pus semblable à l'autre, enfin toute la quantité du pus passoit vingt-quatre livres.

Tous les intestins pleins de vers étoient la plupart ou enflammés ou gangrenés, & tous resserrés dans un très petit espace vers les fausses côtes. Le Diaphragme étoit repoussé fort haut dans la poitrine, le foie étoit caché derrie-

re les côtes. La vesicule renfermoit de la bile jaune. Tous les visceres étoient adhérens les uns avec les autres, excepté le foie qui, quoique proche de l'estomac, ne l'étoit point avec ce viscere. Les poumons avoient un petit volume & étoient enflammés. Le cœur étoit dans l'état naturel & il y avoit peu d'eau dans le péricarde.

REFLEXIONS.

1°. Les ulceres attaquent plus souvent le tissu cellulaire que les visceres; cependant ces parties ne sont pas toujours exemptes de ces maladies.

2°. Il y a souvent beaucoup d'affinité entre les ulceres & les squirrhes. Les bords de ces solutions de continuité sont toujours durs. Quelquefois lorsque les ulceres sont considérables, les parois de leurs cavités remplies d'un pus épais, deviennent squirrheuses; le tissu cellulaire qui souffre des compressions, acquiere une certaine épaisseur. Les membranes mêmes, comme le péritoine, comprimées & perpétuellement humectées par le pus, deviennent fort épaisses. Il arrive assez souvent lorsque les squirrhes sont larges, & les ulceres petits, que le pus qu'ils four-

niſſent eſt muqueux, & n'eſt pas parfaitement jaune. Ce ſont alors les parties ſquirrheuſes qui ſont la ſource du mal, c'eſt dans ces parties qu'il réſide. Lorſque la fievre ſurvient, la matiere acquiert un peu de coction & ſe ramaſſe dans le centre.

3°. On connoît la nature gelatineuſe du véritable pus par les petites maſſes purulentes plus ou moins conſidérables qui garniſſent la cavité des ulceres. Ce pus eſt toujours viſqueux & a beaucoup de tenacité. Très ſouvent les viſceres non ſeulement s'attachent enſemble, & cette adhérence n'eſt produite que par le voiſinage de la matiere purulente, mais encore le pus forme des cellules nouvelles, des membranes, des ſacs. Nous voyons les membranes les plus déliées, devenir auſſi épaiſſes que le cuir. Les maladies produiſent quelquefois des ſecrétions plus abondantes qu'à l'ordinaire dans de certaines parties du corps ; les liqueurs ſéparées s'y amaſſent & s'y raſſemblent, elles y ſont en trop grande abondance. Alors elles peuvent cauſer différentes criſes. Ne ſeroit-il pas poſſible que la partie la plus déliée de ces liquides, comme il arrive dans les criſes, s'a-

maſſe dans quelques cellules du tiſſu cellulaire, & qu'en y ſéjournant elle forme différentes eſpeces d'hydropiſie ? Ne pourroit il pas arriver auſſi qu'ayant acquis un certain degré de coction, elle décompoſe & détruiſe les fibres, qu'elle ſe mêle avec elle, & qu'en ſe changeant en pus, elle produiſe des ulceres ? Cette partie la plus déliée de la liqueur arrêtée eſt le prîncipe de l'épaiſſeur du pus ; cependant il me paroît qu'il ne peut pas ſe former de véritable pus dans une partie ſans qu'il ne s'y porte auſſi du ſuc nourricier par une eſpece de metaſtaſe : nous voyons que la conſomption lente dégénere ſouvent en ulcere critique, & que l'ulcere à ſon tour laiſſe échapper beaucoup de ſuc nourricier. Nous obſervons auſſi que les femmes qui ont des diſpoſitions à devenir phtiſiques, font d'abord des enfans vigoureux, enſuite qu'elles fourniſſent beaucoup de lait, & qu'elles ſont à la fin attaquées d'ulceres qui laiſſent couler & du lait & du pus. Le pus détruit de toutes parts la graiſſe du tiſſu cellulaire, & on voit ſouvent qu'il s'y eſt mêlé de petites maſſes graiſſeuſes. Les obſervations ne prouvent point que le pus vienne de la graiſſe, car la

nature de la graiſſe n'eſt point gelatineuſe, & quelque ramaſſée qu'elle ſoit, elle n'abſorbe point le ſuc nourricier. Le pus ne ſe forme pas ſeulement dans le tiſſu graiſſeux, puiſqu'on en trouve dans les viſceres qui n'ont point de graiſſe comme le foie, le poumon, le cerveau &c. De ces remarques on peut conclure que la graiſſe eſt de nature à pouvoir ſe mêler avec le pus lorſqu'elle eſt fondue, que l'abondance du pus diminue la ſecrétion de la graiſſe, & la fait ceſſer entierement.

4°. Ces collections de pus forment différens kiſtes & des ulceres ſéparés par des cloiſons. Elles s'avancent très ſouvent dans le tiſſu cellulaire : quelques-uns de ces kiſtes ont une communication entr'eux, d'autres n'en ont point. Ces kiſtes ſont extérieurement durs, ſquirrheux & calleux, leurs ſurfaces intérieures ſont plus molles, plus ſuſceptibles d'être déchirées, fort inégales & preſque cellulaires : ils paroiſſent être formés dans leurs ſurfaces extérieures d'un pus épais & dur, comme le dénotent les maſſes gelatineuſes qui ſortent des receptacles ſquirrheux des ulceres. La partie la plus épaiſſe du pus

est toujours au fond de l'ulcere, & la plus liquide à la surface.

5°. L'inflammation & la gangrene des différens viscères sont souvent inséparables des ulceres intérieurs & font périr les malades.

6°. Si dans quelque partie du corps, il y a quelque dépôt purulent considérable, une partie de ce pus rentre dans le sang, & forme des dépôts nouveaux dans d'autres endroits.

7°. Ces dépôts renferment quelquefois jusques à vingt-quatre livres de pus, comme nous l'avons remarqué dans la troisieme observation.

8°. Cette même observation prouve que le pus ne s'est formé que par les coups que la malade avoit reçus de son mari, & que l'accouchement a irrité les parties qui avoient été blessées.

9°. Il arrive différentes affections aux extrêmités inférieures par la pression que le pus fait sur les vaisseaux & les nerfs, surtout du côté où la matrice se porte davantage.

OBSERVATION IV.

Ulceres autour des reins devenus plus considérables par l'accouchement.

Une femme robuste âgée de vingt

ſix ans devint groſſe pour la premiere fois, & eut une gonnorrhée accompagnée de quelques autres accidens dépendans de la vérole. Elle accoucha naturellement après avoir été huit heures en travail, & avoir beaucoup ſouffert. Il ſortit une grande quantité de ſang lorſqu'elle fut délivrée. La matrice après l'accouchement reſta ſi tendue, qu'elle faiſoit une protubérance au-deſſus du pubis, & ne rentroit que difficilement dans le baſſin lorſqu'on la comprimoit. Le pouls devint fréquent & inégal, tantôt plus foible, & tantôt plus plein. Cette malade avoit tellement perdu ſes forces qu'elle ne pouvoit pas parler. Trois quarts d'heure après l'accouchement la matrice ſe contracta davantage, il ſortit beaucoup de ſang, le pouls devint plus fort, & le vagin ſe trouva plein de grumeaux de ſang. En la portant dans ſon lit elle tomba en défaillance, elle eut des mouvemens convulſifs, mais auſſitôt qu'elle fut couchée l'évanouiſſement ceſſa. Le ventre étoit toujours tendu & très douloureux lorſqu'on le touchoit. La malade ſe trouva beaucoup mieux, & il ſortit pendant quelques heures des grumeaux de ſang. On mit ſur le

ventre des topiques émolliens, & on fit prendre à cette femme des émulsions. Le lendemain elle étoit encore dans un meilleur état. La douleur qu'elle avoit dans le ventre se calma, mais elle se fit sentir aux parties extérieures de la génération : il y survint une chaleur brulante qu'on appaisa en appliquant des compresses trempées dans l'eau froide : les forces revenoient à mesure que les vuidanges couloient : le gonflement de la matrice, & des parties extérieures se dissipa totalement. Il resta cependant dans ces parties quelques affections veroliques. Quatre ans après cet accident, cette femme devint grosse, & fut toujours incommodée pendant le tems de sa grossesse d'une fievre lente. De tems en tems le ventre devenoit douloureux, il sembloit même que la malade avoit de fausses douleurs pour accoucher. Le sein qui étoit très sensible laissa couler beaucoup de serosités, où on trouvoit de petits filamens jaunes. L'accouchement ne dura que cinq heures, il fut aussi douloureux que l'autre. Depuis le moment que cette femme fût délivrée, elle fut toujours incommodée d'une douleur fort vive au côté

droit. Le ventre resta tendu, dur, sensible partout : le gonflement & les douleurs augmenterent toujours jusqu'au moment où cette femme mourut ; elles étoient plus violentes du côté droit que du côté gauche. Les premiers jours après l'accouchement, les vuidanges coulerent en petite quantité, le troisieme jour il ne sortit plus de la matrice qu'une liqueur fétide & sereuse. La malade eut une diarrhée, beaucoup de soif, des douleurs cruelles, & des anxietés. Le quatrieme jour le pouls devint dur, plein & fréquent. La langue étoit molle, blanche, le ventre etoit devenu plus douloureux lorsqu'on le touchoit. Enfin la malade eut beaucoup de peine à respirer, elle cracha des matieres écumeuses, elle eut des mouvemens convulsifs dans les muscles du vilage, le pouls devint fréquent, dur, & intermittent, & la mort fut la suite de tous ces accidens.

Ouverture du Cadavre.

L'inspection du cadavre fit voir 1°. l'abdomen fort tendu, & une tumeur placée à l'aîne droite. C'étoit dans cet endroit où cette femme avoit toujours ressenti de la douleur pen-

dant ſa groſſeſſe & après ſon accouchement. 2°. Quand le ventre fut ouvert, je trouvai plus d'une livre de pus jaune & liquide qui rempliſſoit l'eſpace qui ſe trouve entre les viſceres. 3°. L'eſtomac & les inteſtins étoient pleins d'air. Ces dernieres parties, quoique un peu enflammées, n'étoient cependant point adhérentes entre elles. 4°. Le foie avoit une couleur cendrée, il étoit d'un volume extraordinaire, ſes vaiſſeaux étoient pleins d'un ſang épais: il y avoit ſur ſa ſurface beaucoup de petites taches rouges & livides. 5°. La veſicule du fiel fort tendue contenoit une grande quantité de bile déliée & quelques pierres de différentes groſſeurs: une de ces pierres bouchoit en partie le conduit cyſtique, & rendoit difficile le paſſage de la bile. 6°. La rate étoit très molle. 7°. Il y avoit de l'inflammation au meſentere. 8°. Les reins étoient durs & pâles. 9°. Le tiſſu cellulaire qui enveloppoit les deux reins étoit enflammé, flaſque & gangrené; il reſtoit encore cependant quelques petites cellules graiſſeuſes. C'étoit de là que venoit le pus répandu dans le ventre: cette matiere étoit plus abondante du côté gauche que du côté droit,

ce côté étoit auſſi plus affecté de gangrene que l'autre. 10°. La veſſie & la matrice étoient élevées de quatre pouces au-deſſus du baſſin : les ovaires & les trompes étoient fort enflammées. 11°. Le péricarde contenoit une liqueur rougeatre, le cœur avoit conſervé ſon état naturel, il étoit dur & d'une groſſeur ordinaire. 12°. Les poumons avoient des taches livides, le droit étoit totalement adhérent à la plevre, le gauche l'étoit un peu par ſa partie poſtérieure, & avoit des marques gangreneuſes.

REFLEXIONS.

1°. Les douleurs pour accoucher, lorſqu'il y a des ulceres chroniques dans le ventre, irritent les viſceres, reſſerent les endroits ou le pus eſt dépoſé, & cauſent un mouvement extraordinaire dans le ſang. La gangrene amollit inſenſiblement les parties enflammées. La pourriture ſe communique aux viſceres voiſins, & cauſe la mort à la femme, ſoit que l'accouchement ſoit naturel, ou contre nature.

2°. Il eſt conſtant que les ſcrophules, les ſquirrhes, & dépôts purulens,

viennent ſouvent d'un vice vénérien negligé.

3°. Les femmes qui ont des pertes conſidérables, ſont ſujettes aux ſuppurations.

4°. Lorſque la matrice reſte tendue & douloureuſe après l'accouchement, lorſque le ventre demeure tendu & élevé, c'eſt une marque que la gangrene ne tardera pas à arriver, ſurtout ſi les lochies ſont ſupprimées ou ſi elles coulent très peu. Les anxietés, la dureté du pouls, les affections ſpaſmodiques, la reſpiration genée annoncent ce cruel accident; toutes les fois qu'il arrive, la matrice reſte élevée au-deſſus du baſſin, elle eſt ſpongieuſe comme dans le tems de la groſſeſſe, & ne ſe contracte point.

5°. Les affections du foie, & la formation des pierres de la veſicule du fiel, ſe rencontrent aſſez ſouvent avec les dépôts purulens.

6° L'état inflammatoire ou ſe trouve le poumon & les taches livides, font connoître que la gangrene eſt la cauſe de la mort.

No. 5.

HISTOIRE d'une Fievre épidémique qui a regné à Vienne depuis la fin de l'année 1757, jusqu'à l'année 1759, par M. HASENOHRL *Médecin de l'Hôpital Espagnol.*

Vienne 1760.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature de cette Maladie Epidémique, & de ses symptomes.

LA fievre épidémique dont je veux parler, a commencé aux mois de Novembre & de Décembre de l'année 1757. Le nombre des malades est devenu fort considérable, surtout dans les Hôpitaux. Il ne fut pas facile d'arrêter les progrès de cette maladie. Cette contagion augmenta beaucoup, & attaqua une grande quantité de personnes.

Les taches pétechiales étoient le si-

gne caractériſtique de cette maladie. Souvent les taches milliaires rouges ou blanches, quelquefois toutes deux en même tems, ſuccédoient aux premieres. On pouvoit aiſément ſoupçonner que ces fievres aigües ſeroient accompagnées d'exanthemes. Cela arrivoit effectivement aſſez ſouvent.

Les malades étoient attaqués de cette eſpece de fievre de différentes manieres. Les uns avoient le *Coryza*, la tête lourde & peſante : les autres étoient tourmentés de douleurs de rhumatiſme vague ; ils étoient foibles, & ne pouvoient faire aucun mouvement. Quelques-uns avoient des anxietés, de legeres naufées, étoient dégoutés & vomiſſoient quelquefois.

La plupart du tems dans le commencement de cette fievre les malades perdoient tout-à-fait leurs forces, avoient des anxietés, des laſſitudes générales ſans aucune cauſe manifeſte, des peſanteurs de tête, peu de ſoif ou point du tout. Ces ſymptomes étoient accompagnés de legers friſſons qui bientôt étoient ſuivis de chaleur. Le pouls étoit plus fréquent qu'à l'ordinaire. Ces accidens ont duré ſouvent juſqu'au quatrieme jour de la maladie :

ils étoient si moderés qu'on auroit pu croire que le mal n'étoit d'aucune conséquence, & qu'il provenoit de quelque cause extérieure : mais peu à peu cette fievre augmentoit de façon que les malades étoient forcés de rester dans leur lit.

Comme j'étois le Medecin de l'Hôpital Espagnol où il y avoit une grande quantité de malades qui avoient cette fievre pétechiale, je ressentis un jour une lassitude générale par tout le corps, mes forces se perdirent, j'eus des anxietés, des engourdissemens, & la tête pesante ; cependant je conservai toujours mon appetit, mais j'étois dégouté aussitôt que je commençois à manger. Je ressentois alternativement de legers frissons, & de petites chaleurs. Je remarquai les mêmes symptomes dans plus de cent malades.

Lorsque cette fievre avoit son cours ordinaire, il survenoit le quatrieme jour, ou tout au plus le septieme des marques rouges sur la peau, alors les accidens se calmoient. Ces taches étoient tantôt fort petites, & tantôt fort larges. On les remarquoit particulierement au col, à la poitrine & au-dessus de la region de l'estomac. Il y en avoit

auſſi dans les autres parties du corps, & aux extrêmités. La peau étoit moite, l'urine étoit preſque comme elle doit être dans l'état naturel, il y avoit un nuage ſuſpendu dans le milieu de cette liqueur. Les yeux des malades qui juſqu'alors avoient été triſtes & languiſſans, devenoient plus vifs & plus animés : leur eſprit étoit ſain, le pouls qui avoit été foible, ſe relevoit : les autres ſymptomes comme l'inſomnie, le délire, la ſoif, le tintement d'oreilles ceſſoient totalement, ou diminuoient conſidérablement. Les malades ſe remuoient plus aiſément : les taches pétechiales devenoient peu à peu d'une couleur plus vive. Elles diſparoiſſoient enfin totalement le quatorzieme, ou le dix-ſeptieme jour : l'épiderme tomboit par écailles, l'appétit revenoit & les forces ſe rétabliſſoient. La peſanteur de tête, les étourdiſſemens, le vertige, l'obſcurciſſement de la vue, le dérangement de l'ouie, l'œdeme des pieds, la difficulté du mouvement, en un mot tous les autres ſymptomes ſe diſſipoient inſenſiblement.

Cette fievre épidémique n'a pas produit des accidens plus graves que ceux que je viens de décrire dans quelques

malades, mais d'autres en ont eu de cruels. Beaucoup de ceux qui étoient forts & qui paroiſſoient devoir vivre long-tems, n'ont pu réſiſter à la force de cette maladie.

Dans ces derniers les ſymptomes étoient beaucoup plus vifs, & ne ſe calmoient pas totalement quand il paroiſſoit des exanthemes.

La laſſitude ſpontanée augmentoit de jour en jour ; le tintement, & le bourdonnement des oreilles, les fortes douleurs de tête, ne cedoient à aucun remede. L'oppreſſion, la reſpiration difficile, la toux continuelle, tantôt humide, ſouvent ſeche, le ſoubreſault des tendons, le délire n'annonçoient qu'une terminaiſon fort dangereuſe.

Souvent des inſomnies auxquelles ſuccedoit le délire, quelquefois dans le tems de l'augmentation de la maladie, ſouvent dans l'état, jettoient les malades dans des accès de fureur. Ils ſortoient de leur lit, & des Infirmiers très robuſtes avoient bien de la peine à les y faire rentrer.

J'ai vu périr quatre Soldats dans ces accès de fureur, après avoir rompu les cordes avec leſquelles on les avoit attachés dans leur lit.

J'ai vu des malades qui reſtoient pendant quatre, cinq & ſix jours dans un aſſoupiſſement continuel ayant le délire. Quand le ſeptieme ou le neuvieme jour il ſurvenoit un peu de ſueur, les taches pétechiales paroiſſoient, & ces malades ſe trouvoient mieux.

La langue étoit ſouvent humide, & rarement ſeche ; elle étoit couverte d'un mucus tirant ſur le blanc ; ſouvent elle étoit noire. Ces malades n'étoient pas fort alterés, rarement leur ſoif étoit elle grande. Ils avoient les yeux triſtes, ternes, & mal propres. Les hypocondres étoient enflés, tendus, ſouvent douloureux. La plupart de ces malades étoient conſtipés, quelques-uns avoient le ventre fort libre, leurs urines étoient crues dans le commencement de la maladie, ténues, décolorées, ſouvent ſanguinolentes ou noires. Dans l'état de la criſe, elles avoient un ſediment louable. Ordinairement les ſueurs paroiſſoient ſpontanement. Elles étoient répandues ſur toute la ſurface du corps. Lorſque ces ſueurs étoient critiques, elles devenoient avantageuſes. Souvent lorſque la mort terminoit la maladie, il en arrivoit d'autres qui avoient une fort mauvaiſe odeur.

Dans le commencement de cette fievre, le pouls avoit un peu de vivacité, cependant il avoit de la molleſſe. Quelques malades l'avoient dur, il devenoit enſuite plus fréquent, plus vif, intermittent, foible & inégal. Il n'arrivoit pas toujours tout-à-fait des exanthemes à tous ceux qui avoient une complication des ſymptomes dont je viens de parler, quelques-uns avoient des taches pourprées, livides ou noires. Ces dernieres étoient aſſez rares, je n'en ai vu que dans deux malades.

S'il y avoit quelque apparence d'exanthemes, ils étoient placés profondement ſous la peau, & la terminaiſon étoit ſouvent très fatale. On pouvoit croire alors que la nature fatiguée par la violence de la maladie, n'étoit pas aſſez puiſſante, ni aſſez forte pour porter vers les parties extérieures la matiere morbifique.

Si les exanthemes diſparoiſſoient ſubitement, les malades étoient dans un danger éminent. Il ſurvenoit alors des accidens cruels, la reſpiration devenoit penible, entrecoupée, inégale, le pouls foible, vif, intermittent; une ſueur froide couvroit le front & le col, enfin les malades mouroient.

Quoique l'éruption des taches pétechiales fut faite, tous les ſymptomes perſiſtoient quelquefois pendant pluſieurs jours. Les remedes qu'on donnoit aux malades ne produiſoient preſque point de changement. Quelques-uns eurent des parotides le dix-ſeptieme jour, rarement plus tard, alors la fievre & les autres ſymptomes diminuerent un peu.

Les parotides abandonnées à elles-mêmes, comme je l'ai ſouvent remarqué, diſparoiſſoient quelquefois ſans qu'il arriva d'accidens; alors s'il ſurvenoit une diarrhée, ou ſi le malade rendoit une grande quantité d'urine fort épaiſſe, il étoit ſauvé.

Quand ces tumeurs critiques qui ſe formoient aux glandes parotides étoient dures & ſquirrheuſes, on ne pouvoit en procurer la réſolution par les moyens ordinaires; ſi on les traitoit avec les cauſtiques, elles dégénéroient en ulceres malins.

Ces tumeurs avoient quelquefois un volume ſi conſidérable, qu'elles ſuffoquoient ſubitement les malades.

Quand on déterminoit ces tumeurs à ſuppurer promptement, & qu'on les ouvroit à propos, cette méthode avoit les plus heureux ſuccès.

La matiere morbifique ne se portoit pas seulement à ces glandes, mais elle se déposoit quelquefois aux cuisses, aux jambes &c. j'ai vu un cas digne d'être remarqué au sujet de ces metastases.

Un homme de trente six ans fut attaqué le seize de Février de l'année 1758 d'un *Coryza*. Ce malade avoit un très grand mal de tête, ses forces étoient perdues ; il avoit des frissons suivis d'une legere chaleur. Après avoir pris quelques remedes délayans, il se coucha. Il passa assez bien la nuit, & sua beaucoup. Le matin il se trouva gai, & plus de force que la veille. Il lui restoit cependant un engourdissement dans les membres, & une courbature générale. Le troisieme jour de sa maladie il prit un purgatif fait avec les *Tamarins*, la *Manne* & les *cristaux de Tartre* : ce remede le fit aller dix fois à la garderobe, & le rendit encore plus foible, il eut des anxietés & une nuit inquiete. Le quatrieme jour il parut beaucoup de taches pétechiales fort larges au col, à la poitrine, aux dos & aux extrêmités. Il ressentit en même-tems une douleur brulante & lancinante à l'aisselle. La peau étoit dans son état naturel. Le cinquieme & le sixie-

me jour les accidens reſterent à-peu-près dans le même état. Le ſeptieme jour le nombre des taches pétechiales diminua. Le malade eut de fortes anxietés, la reſpiration difficile, embarraſſée, le délire, le pouls foible, petit, vif. La douleur de l'aiſſelle devint très violente. Le huitieme jour il n'y eut aucun changement. Le neuvieme les taches reparurent en grande quantité par tout le corps, alors les accidens diminuerent. La douleur perſiſtoit cependant avec beaucoup de violence. Je fis mettre ſous l'aiſſelle une emplâtre de *Melilot*, auquel je fis ajouter des *Cantharides*. Peu de tems après il parut une tumeur qui, lorſqu'elle fut ouverte, fournit deux livres d'un pus fort louable. Il en ſortit encore plus de ſix livres pendant tout le tems que la ſuppuration dura. Le dix-ſeptieme jour il parut des taches milliaires blanches fort rapprochées les unes des autres : cette éruption calma les accidens. Le vingt-quatrieme jour le malade fut parfaitement gueri.

Il faut remarquer que, quoiqu'on ait donné un purgatif au commencement de la maladie, cela n'a pas empêché

pêché les taches pétechiales d'être très nombreuſes.

J'ai vu une autre métaſtaſe qui n'eût pas un ſuccès auſſi heureux que la précédente, car le malade mourut le douzieme jour de ſa maladie.

Un homme de quarante-deux ans fort & plethorique, après avoir bu beaucoup de vin, ſe coucha. Le lendemain matin il ſentit de la foibleſſe dans tous ſes membres auſſitôt qu'il fut levé. Il eut un friſſon fort conſidérable auquel ſucceda, peu de tems après, un peu de chaleur. Il vomit ſpontanément pluſieurs fois, il eut beaucoup de fievre, des maux de tête, des douleurs vagues & lancinantes par tout le corps. On le ſaigna quatre fois & on tira toujours du ſang inflammatoire tel qu'on en tire aux pleurétiques. On lui fit prendre des *Antiphlogiſtiques*, des *Délayans*, & du *Nitre*. Le ſixieme jour de la maladie le corps fut couvert de taches pétechiales. Le malade ſe trouva alors fort ſoulagé. Le neuviéme jour il fut ſaiſi d'un froid fort violent qui ceſſoit & revenoit alternativement. Il ſurvint une tumeur éreſipelateuſe au viſage. Le onzieme elle étoit ſi conſidérable que le malade avoit l'air d'un monſtre. Le dé-

lire étoit continuel. Cet homme ne vouloit pas boire, quoiqu'il eut la langue fort ſeche. Le douzieme jour la tumeur devint noire, il eut un aſſoupiſſement profond, & mourut.

Je pourrois rapporter pluſieurs exemples ſemblables qui prouvent inconteſtablement que la matiere morbifique a pris différentes voies pour ſe ſéparer de la maſſe des humeurs. J'ai vu cette matiere ſe dépoſer ſur le genou & produire des anchyloſes qui duroient pluſieurs jours. M. *Storck ann. Med.* rapporte que cette matiere s'eſt dépoſée au nez, & qu'elle y a cauſé la gangrene.

J'ajouterai aux obſervations qu'on vient de lire un fait à-peu-près ſemblable. J'ai eu occaſion d'examiner le cadavre d'une fille de quatre ans qui, ſuivant le rapport de ſes parens, eſt morte de la rougeole. Lorſque cette éruption diſparut, il ſurvint, comme cela arrive ordinairement, une fievre violente, une toux ſeche, fréquente qui reſſemble aſſez à celle que produit la périneumonie. Les parens de cet enfant voyant qu'il n'y avoit plus d'éruption, firent peu d'attention à ces accidens. Peu de jours

après il survint au col une tumeur qui augmenta de jour en jour ; on négligea de l'ouvrir. Enfin cette tumeur devint si considérable qu'on craignit qu'elle ne suffoquât la malade : on en fit l'ouverture, mais on la fit trop tard. Cette opération causa la mort à cette petite fille. Il sortit une matiere jaune, verte & très fétide, & beaucoup de sang. La malade tomba en foiblesse, & mourut aussitôt que l'incision fut faite. En disséquant les parties du col, je vis que tous les muscles & les membranes avoient été détruites par l'âcreté de la matiere, & que la carotide droite étoit corrodée. L'hémorrhagie qui avoit suivi l'incision, étoit la cause de la mort de ce jeune enfant.

CHAPITRE II.

Des différentes Méthodes curatives qui ont été employées pour guerir cette Fievre Epidemique.

CEux qui ont vu, ou traité avec soin des maladies Epidemiques, savent combien il est difficile de les guerir promptement. *Sydenham. chap.* 2. *de morb.*

epidem. qui a beaucoup étudié, & connu ce genre de maladies, eſt convenu de cette vérité. Il y auroit de l'imprudence & du danger à ſuivre les regles générales & ordinaires pour combattre ces ſortes de fievres; car on ne peut pas établir des préceptes ſurs & conſtans ſur cette eſpece de maladie. Dans cette incertitude il eſt plus ſage, quand ces fievres commencent à ſe manifeſter, d'attendre quelque tems, de ſuſpendre ſon jugement ſur la nature du mal, de ne pas trop faire prendre de remedes aux malades, d'obſerver avec toute l'attention poſſible le caractere de ces fievres, les progrès qu'elles font, quels ſont les remedes dont les malades reçoivent le plus de ſoulagement, ou qui leur ſont contraires, d'examiner enfin ceux que nous devons préferer.

Comme il eſt de la plus grande conſéquence de bien connoître le caractere des fievres Epidemiques, & de ſavoir employer une méthode curative proportionnée aux différentes conſtitutions des malades, il eſt donc abſolument néceſſaire d'établir des regles ſûres qui nous les développent, & nous conduiſent à leur gueriſon.

C'eſt dans les Aphoriſmes de l'Immortel *Boerrhave* que nous trouverons les moyens de vaincre toutes les difficultés qui peuvent ſe rencontrer. Ils nous préſentent des regles invariables, ils nous découvrent les caracteres de ces fievres, & les moyens de les guerir.

Cet Illuſtre Medecin recommande ſurtout 1°. de rapporter à une eſpece de fievre connue la maladie nouvelle. 2°. d'obſerver quelle eſt la maladie qui arrive le plus fréquemment vers l'équinoxe du Printems & de l'Automne. 3°. de faire attention aux phenomenes ſpontanés qui précedent la mort, qui ſuivent & accompagnent un changement bon ou mauvais dans la maladie. 4°. d'examiner les phenomenes qui arrivent inévitablement, ce qui leur nuit, ou peut leur être ſalutaire. 5°. de comparer ce qui arrive dans le même tems à pluſieurs malades. 6°. de n'employer aucun ſecours incertain qui cauſe de trop grands mouvemens, qui change le caractere du mal, & qui puiſſe le rendre encore plus difficile à connoître. *Boerrhave* termine cet avertiſſement en diſant que c'eſt de ces préceptes qu'on peut avoir les plus exactes indications.

Si les Medecins avoient perpétuellement ces regles préſentes à l'eſprit, les maladies Epidemiques ne ſeroient pas ſi dangereuſes ni ſi difficiles à traiter. On découvriroit la violence de cette maladie, le diagnoſtic deviendroit plus aſſuré, le prognoſtic plus certain, les indications curatives plus ſures. Quand on s'écarte de ces regles, notre pratique ne ſe ſoutient point, nous ſommes ſans ceſſe dans le cas de douter de ce que nous devons faire, enfin nous donnons ſouvent aux malades des remedes qui ſont diametralement oppoſés à leur état.

On pourra peut-être objecter qu'il eſt impoſſible, en ſuivant même exactement ces regles, d'employer une méthode curative ſure contre les maladies Epidemiques, puiſque nous ignorons leurs cauſes, & qu'elles échappent ſouvent à nos connoiſſances, parcequ'elles ont des caracteres fort ſinguliers, & très multipliés. Cette objection eſt de peu d'importance, car nous gueriſſons des maladies ſans en ſavoir les cauſes, en n'employant ſeulement qu'une méthode convenable & appuyée ſur l'expérience. Examinons préſentement les différentes méthodes dont nous nous ſommes ſervis.

Les *Antiphlogiſtiques*, les *Stimulans*, les *Cordiaux*, les *Sudorifiques*, les *Alexipharmaques* ont été employés, & ont procuré des effets différens. Quelques-unes de ces fievres ont été ſouvent terminées fort doucement par les *Antiphlogiſtiques* pris en grande abondance; ils en ont gueri pluſieurs qui avoient beaucoup de malignité : ces remedes n'ont cependant pas toujours eu du ſuccès pour détruire toutes les eſpeces de malignité. Les *Stimulans*, les *Cordiaux*, les *Sudorifiques* ont jetté ſouvent les malades dans de grands dangers.

J'ai vu des malades dont la ſoif étoit déja fort grande, devenir plus conſidérable encore. Ces remedes rendoient leurs langues ſeches, dures & ſouvent noires. Leur peau qui auparavant étoit humide devenoit aride & ſeche; enfin ces ſecours, tout-à-fait contraires au caractere de ces eſpeces de fievres, de benignes les rendoient malignes & quelquefois incurables.

Il étoit aſſez ordinaire de commencer la cure par la ſaignée : on la répétoit autant que le beſoin l'exigeoit. Les malades qui étoient robuſtes & pléthoriques ne pouvoient pas être gue-

ris de cette fievre par une ſeule ſaignée, il falloit en faire d'autres pour modérer le mouvement trop conſidérable des humeurs. On voyoit ſur le ſang de preſque tous les malades une croute inflammatoire fort épaiſſe, quoiqu'on répétât la ſaignée. Le ſang de quelques malades dans les commencemens de cette fievre, étoit fluide & diſſout.

Quelques Medecins qui prétendent que dans toutes les maladies pétechiales le ſang eſt toujours putride & diſſout, ſe ſont trompés. *M. de Haen part. 4. rat. med. c. 6.* contredit ce ſentiment par l'expérience. Une femme qui avoit une fievre continue putride qu'on avoit negligée, avoit toute la poitrine & la partie antérieure du col couverte de taches pétechiales : on la ſaigna le onzieme jour de ſa maladie ; ſon ſang étoit couvert d'une croute inflammatoire fort dure. On répéta la ſaignée le douzieme jour ; on trouva une croute qui avoit encore plus de fermeté & de conſiſtance que la premiere fois.

On eſt donc dans l'erreur en negligeant d'employer la ſaignée dans les fievres qu'on nomme malignes, ou qui le ſont véritablement, à moins qu'on ne craigne que ce remede n'augmente

la foibleſſe qui eſt preſque toujours inſéparable du commencement de ces maladies. Il faut cependant obſerver que cette débilité qui arrive fort ſouvent dans les premiers tems de la fievre, eſt quelquefois cauſée par un ſang épais, inflammatoire & qui a de la peine à circuler. On ne doit donc pas mettre des bornes à ce ſecours dans les fievres continues : il doit être reglé ſuivant l'état du malade, la quantité & la violence des accidens. J'ai été attaqué de cette fievre épidemique ; on m'a ſaigné trois fois : il y a eu toujours ſur mon ſang une croute pareille à celle des pleurétiques : ce remede ne m'a pas trop affoibli, & je n'ai point remarqué qu'il ait produit d'accidens à ceux pour leſquels on s'en eſt ſervi.

Doit-on employer la ſaignée lorſque les exanthemes paroiſſent bien ? Beaucoup de Medecins prétendent que ce remede eſt tout-à-fait contraire dans ce cas, qu'il trouble les efforts que la nature fait pour ſe débaraſſer de la matiere morbifique, qu'il ne faut alors ni ſaigner ni purger, ni donner des émetiques, & des ſudorifiques. Tous les Praticiens depuis *Hippocrate* juſqu'à préſent ont reconnu cette vérité ; cepen-

dant il peut ſe rencontrer différentes circonſtances qui forcent à s'écarter de ces préceptes : on peut dire à cet égard *qu'il n'y a point de regles ſans exception.*

J'ai traité un homme qui avoit des exanthemes qui ſe manifeſtoient très bien. Le quatorzieme jour je fus obligé de le faire ſaigner. La veille il ſe plaignoit d'une douleur pungitive vers les dernieres fauſſes côtes ; ſa reſpiration étoit très genée : je ne voulois pas d'abord employer la ſaignée dans un tems ou la maladie étoit ſi avancée : je fis appliquer de l'onguent d'*Althœa*, & des fomentations émollientes ſur l'endroit douloureux. Ces remedes ne ſoulagerent point le malade : la reſpiration devenoit de plus en plus difficile, le pouls étoit un peu dur, la douleur étoit violente. La peine que cet homme avoit à reſpirer exigeoit la ſaignée : l'état où étoit la maladie, l'apparition des exanthemes me cauſerent quelques craintes pour la vie du malade. D'ailleurs il y avoit à apprehender qu'en retardant ce ſecours, les accidens ne devinſſent plus graves & plus dangereux. Je profitai de ce que l'Illuſtre M. *Van-Swieten cap. de jeb. ard.* dit dans ſes Commentaires, en

parlant des cas où la saignée peut être nuisible, ou du moins fort dangereuse. » Cependant, dit-il, lorsqu'il y a des » accidens pressans qu'aucun autre re- » mede ne peut calmer, comme une » douleur de côté, une violente dou- » leur de tête, une grande chaleur, » une angine suffocative &c. il faut fai- » re saigner les malades; mais le Me- » decin doit être présent à cette opé- » ration, afin de faire arrêter le sang » aussitôt que l'accident pressant com- » mence à diminuer. On doit aussi aver- » tir les parens du malade que ce se- » cours peut avoir des suites funestes, » & peut aussi sauver le malade, si on » l'emploie. *Celse* a prescrit les mêmes regles, & l'observation que M. *de Haen* nous a fournie, prouve qu'on peut saigner, quoique les exanthemes paroissent, si on y est forcé par les accidens présens, ou par ceux dont les malades sont menacés.

Quand les saignées nécessaires ont été faites, quelques Medecins emploient les vomitifs, ou les purgatifs pour débarrasser les premieres voies de la saburre qu'elles renferment, ou peut-être pour évacuer promptement la matiere propre à produire des taches pétechiales.

Quant au premier objet, je dirai qu'il y a des cas où on feroit mal de ne pas donner l'émetique dans le commencement des fievres continues. *Sydenham in conſt. Epidemica Londini anno.* 1661-62-63 64. a remarqué que quelquefois dans les premiers tems de ces fievres, il arrive des vomiſſemens ſpontanés, ou des envies de vomir qui fatiguent beaucoup les malades, que les émetiques ſont alors abſolument néceſſaires, enfin qu'on peut les donner ſans rien craindre. Quand une bile putride ſéjourne dans les premieres voies, elle trouble toute l'œconomie animale, elle préſente tous les ſymptomes d'une maladie totalement maligne; alors les vomitifs ſont indiqués Lorſque cette ſaburre eſt évacuée, tous les accidens, comme les nauſées, les anxietés, la proſtration des forces, le délire, les ſoupirs involontaires diminuent promptement, & on détruit aiſément le reſte de la maladie. Mais lorſqu'on ſoupçonne qu'il peut y avoir de l'inflammation, ou que le caractere de la maladie Epidemique n'eſt pas encore bien développé, je crois qu'il ne faut pas donner ce remede, car il peut produire trop d'agita-

tion & de mouvement dans le corps. *Sydenham* a vu de mauvais effets de l'émetique dans la maladie Epidemique de 1665. Une femme mourut presqu'auſſitôt qu'elle en eut pris.

Ce que je viens de dire fait aſſez connoître les précautions qu'il faut prendre quand on donne l'émetique dans les maladies Epidemiques. On peut conſulter à ce ſujet le *ch. 1. de la troiſieme part. du Rat. Med. de M. de Haen.* J'ai vu donner pluſieurs fois dans la fievre Epidemique dont il s'agit, des vomitifs; ces remedes rendoient le traitement plus aiſé. Je les ai donnés rarement, parceque j'ai trouvé peu de circonſtances où il falloit les faire prendre aux malades.

Quant au ſecond objet, il y a des Medecins qui ſoutiennent que la matiere qui produit les taches pétechiales reſide dans l'eſtomac, & qu'il faut l'en faire ſortir le plutôt qu'il eſt poſſible. Cette opinion eſt fort probable. *M. Van Swieten Comment. de exanthematibus febrilibus* demande ſi des matieres malignes amaſſées dans l'eſtomac, peuvent produire des exanthemes? La pratique m'a fourni des occaſions d'obſerver que les exanthemes diſparoiſ-

ſoient lorſque ces matieres étoient évacuées par les ſelles ou le vomiſſement. Des obſervations rapportées par *Hippocrate Lib.* 1. *Epidemic* confirment cette vérité. Un homme ſujet à s'enivrer, après des travaux conſidérables & des exercices immodérés, fut attaqué d'une fievre très violente Dès le premier jour de cette maladie aigüe le malade eut des ſelles bilieuſes, écumeuſes, fluides, noires. Le ſixieme jour cette évacuatiou ſe ſupprima. Le huitieme il parut de petits exanthemes rouges & ronds : ſans doute que la matiere qui étoit amaſſée dans les premieres voies, & dont une partie s'étoit évacuée par les ſelles, ſe porta à la peau, & qu'elle y produiſit des exanthemes. *Hippocrate prænot. num.* 564. *Charter tom.* 8. *p.* 885. dit que, ſi dans les fievres malignes le ventre ne fournit plus d'évacuation, il arrive de petites taches ſemblables à des piquures de *couſins*.

On peut conclure de ce que je viens de dire 1°. que des matieres impures amaſſées dans l'eſtomac peuvent produire des exanthemes. 2°. que quand ces matieres ſont évacuées naturellement ou par des moyens connus, il

n'arrive pas des accidens auſſi graves que ſi elles n'étoient pas ſorties. 3°. que des exanthemes qui paroiſſent déja, ſe diſſipent lorſque ces matieres ſont évacuées. 4°. Que les purgatifs & les émetiques donnés dans les premiers tems d'une maladie aigüe, empêchent ſouvent les exanthemes de paroître. 5°. que, quand les exanthemes paroiſſent, s'il ſurvient une diarrhée un jour critique, il ne faut pas l'arrêter, quoiqu'elle ſoit même aſſez abondante.

Je fus prié de voir un homme de quarante ans. Le troiſieme jour de ſa maladie il avoit déja été ſaigné, & on lui avoit fait prendre des poudres ſudorifiques. Les accidens me firent connoitre que cette maladie avoit un caractere de malignité. Cet homme avoit les yeux fort rouges & beaucoup de triſteſſe; ſon ſommeil étoit interrompu, il avoit le délire pendant toutes les nuits; l'agitation continuelle dans laquelle il étoit, lui avoit fait perdre ſes forces Sa reſpiration étoit difficile, il avoit une toux ſeche, la peau rude, la langue blanche, cependant humide, le pouls ſerré, vif & un peu dur. Je fis faire une ſeconde ſaignée: le ſang étoit couvert d'une croute inflamma-

toire fort dure. Je preſcrivis les remedes Antiphlogiſtiques. Le quatrieme jour la reſpiration étoit devenue plus aiſée, il crachoit un peu de matiere glutineuſe ; cependant la nuit précédente avoit été inquiete. Je remarquai à la poitrine quelques taches pétechiales. J'avois dans différentes occaſions éprouvé les bons effets du Quinquina pour détruire des fievres de cette eſpece ; j'en fis prendre à ce malade une aſſez forte doſe. Le cinquieme & le ſixieme jour les taches pétechiales étoient beaucoup plus conſidérables ; le malade alloit tous les jours à la garderobe, les autres acciden ſubſiſtoient toujours. Le ſeptieme jour il ſurvint une diarrhée bilieuſe qui ne fit point de mal au malade. Je lui fis continuer le Quinquina : il en prit une once & demie à laquelle on ajouta du ſyrop de pavot blanc, afin de moderer un peu la diarrhée. Le huitieme jour cette évacuation devint plus abondante ſans qu'il y eut aucune diminution dans les accidens. Le neuvieme jour la diarrhée continuoit encore, le malade étoit très foible, avoit le viſage fort défait, & les extrêmités froides. Je priai M. *de Haen* de m'aider de ſes avis. Il me

conseilla de mêler de l'Opium au Quinquina, & de faire prendre au malade des lavemens calmans. Je fis exactement ce que M. *de Haen* me dit, & je cessai dès cet instant de regarder cette diarrhée comme une évacuation critique. Elle diminua insensiblement & elle cessa tout-à-fait par l'usage de ces mêmes remedes. Vers la fin du dixieme jour la peau devint un peu humide, le corps se couvrit de taches milliaires blanches, les accidens diminuerent, & le malade fut parfaitement gueri le dix-septieme jour qui étoit un jour critique.

Une femme âgée de trente-neuf ans m'a fourni un cas à-peu-près semblable. Elle avoit le genre nerveux fort susceptible d'irritation. Quelques jours après avoir eu ses regles très abondamment, elle fut attaquée de la fievre Epidemique. Je vis cette femme le second jour de sa maladie : son pouls étoit foible, petit, sa respiration n'étoit pas trop genée, ses forces étoient perdues. Je ne jugeai pas à propos de la faire saigner. Je commençai la cure par l'usage des Antiphlogistiques. Le lendemain la malade vomit des matieres vertes, porracées. Le cinquieme

& le ſixieme jour elle eut des ſelles de la même couleur. Elle demeura quatre jours dans cet état ; la reſpiration devint plus difficile, les anxietés étoient grandes. Elle reſſentoit des douleurs vagues aux côtés. Après qu'elle eut pris des remedes legerement nervins & anti-hyſteriques, le vomiſſement ceſſa; mais la diarrhée continua le ſixieme & le ſeptieme jour ; les forces de la malade s'affoibliſſoient de plus en plus. J'appellai en conſultation M. *Humblaver*. Le ſeptieme jour nous preſcrivîmes les poudres diaphoretiques avec un grain ou deux de la maſſe des pillules de ſtyrax. Ces remedes firent ceſſer la diarrhée ; une douce moiteur ſe répandit ſur toute la peau ; il parut quelques taches pétechiales au milieu deſquelles on voyoit une grande quantité de taches milliaires rouges & blanches. La malade fut très ſoulagée. J'achevai le reſte de la cure avec le Quinquina, & le quatorzieme jour la gueririſon fut complette.

Faut-il dans de ſemblables fievres dans leſquelles il paroit des exanthemes, & où il y a à croire qu'il en paroîtra, arrêter une diarrhée qui commence en même tems que la fievre,

ou qui ſurvient dans le tems de l'augmentation, ou enfin qui arrive un jour critique quand la maladie eſt tout-à-fait déclarée ? Faut-il ne pas faire attention à cette évacuation ? Cette diarrhée qui commence avec la maladie, s'oppoſe-t'elle à la formation des exanthemes, & eſt-elle avantageuſe au malade ? Je crois qu'il faut arrêter une diarrhée qui arrive, ſoit dans le commencement, ſoit dans l'état des fievres exanthematiques. Les exemples que j'ai rapportées font voir combien il a été avantageux de l'arrêter, & quel danger il y avoit de ne le pas faire. L'expérience fait connoître que, quoiqu'on ait donné avant toutes choſes un vomitif, un purgatif, ou que quoiqu'il arrive une diarrhée ſpontanée, il viendra toujours des exanthemes, & que la maladie ne deviendra pas plus mauvaiſe ni plus douce. Il y a tout lieu de croire que la cauſe de l'Epidemie qui ſe communique de toutes parts, choiſiſſant une voie particuliere pour ſortir du corps, le malade eſt hors de danger. Cela eſt confirmé par une infinité d'exemples que la pratique m'a fournis. Quant à la diarrhée qui ſurvient dans les maladies exanthe-

matiques, je l'ai toujours traitée avec la méthode que j'ai décrite, & j'en ai vu de très bons effets.

La Phyſiologie nous apprend que la maſſe de nos humeurs circule continuellement dans toutes les parties du corps, qu'elle eſt portée aux organes ſecretoires, & qu'il s'y fait une ſéparation d'une liqueur particuliere. Dans le cerveau les eſprits animaux ſe ſéparent, la ſalive dans les glandes ſalivaires, l'urine dans les reins, la bile dans le foie. Si ces différentes ſecrétions ſont dérangées, toute l'œconomie animale eſt troublée. Les ſecrétions & les excretions ont un grand rapport entr'elles. Si une de ces fonctions eſt ſupprimée, l'autre augmente. Quand la tranſpiration eſt arrêtée, l'urine eſt plus abondante. Si celle-ci diminue, c'eſt que celle-là ceſſe d'être ſupprimée. Cette variation a produit une queſtion Phyſiologique. On demande ſi, dans le cas où une ſuppreſſion d'urine cauſée par quelqu'accident grave, qu'on ne peut combattre par les moyens connus, on peut remedier à cet accident par des évacuations déterminées dans d'autres excretoires que ceux de l'urine? On répond ordinairement que

cela ne peut pas se faire. On assure en même tems que, malgré toutes les ressources de l'Art, le malade doit périr si l'urine ne sort pas promptement par les voies que la nature a destinées à son évacuation. Il y a quelque chose de singulier à l'égard de l'urine ; elle ne peut être évacuée que par les canaux qui lui sont propres.

La nature prend souvent des routes ordinaires pour terminer des maladies ; quelquefois elles en prend d'autres tout-à-fait différentes. La périneumonie & la pleurésie se gueriſſent par une expectoration fort abondante ; les maladies du foie par des hémorrhagies du nez ; la mélancolie, la manie par un flux hémorrhoïdal. Il n'en est pas de même des maladies Epidemiques. La matiere morbifique se détermine une voie pour être expulsée, surtout lorsque ces maladies ont presque le même déclin, les mêmes accidens, & demandent presque toujours la même méthode curative. Il faut donc examiner avec grande attention dans le traitement des fievres Epidemiques de quelle maniere il faut les combattre. On doit prendre garde si c'est aux saignées qu'on doit donner la préférence, si c'est aux fu-

dorifiques, aux émetiques ou à d'autres remedes, & ſurtout ſi les vomiſſemens, les diarrhées, les efflorescenſes cutanées, les ſueurs &c. ſont des voies employées par la nature pour l'expulſion de la matiere morbifique. Examinons préſentement l'uſage qu'on peut faire des remedes délayans.

On donne à préſent beaucoup de ces remedes aux malades. Comme j'imagine que l'humanité eſt trop chere aux Medecins, pour vouloir détruire dès le commencement de la fievre les forces des malades, en leur faiſant obſerver une diette trop rigoureuſe, je crois qu'on peut leur donner des boiſſons de différentes eſpeces pour ſoutenir un peu leurs forces; telles que la decoction d'orge édulcorée avec un peu de ſucre ou quelque ſyrop, celles de chiendent, de ſcorſonaire, d'oſeille, de guimauve. Je donne toujours la préference à la boiſſon faite avec trois parties d'eau & une partie de lait, ou du petit lait. Ces boiſſons font un très bon effet dans les fievres Epidemiques; elles modérent la trop grande chaleur, elles éteignent la ſoif, elles ſoutiennent les forces du malade, elles ſont même quelquefois ſuffiſantes pour détruire ces

maladies. J'ai obſervé que ces boiſſons priſes en grande abondance, faiſoient changer en couleur rouge des taches pétechiales noires.

La meilleure méthode qu'on puiſſe employer dans les premiers tems des fievres malignes dont on ne connoît pas encore bien le caractere, eſt celle de faire prendre aux malades des remedes mucilagineux, comme les decoctions un peu épaiſſes, de racines de guimauve, de fleurs de mauve, de bouillon-blanc. Les agitations que les vomitifs & les purgations cauſent aux malades, ſont modérées par l'uſage de ces mucilagineux; ſouvent même une maladie qui pourroit devenir fort maligne, change de nature dès les commencemens par l'uſage de ces remedes. C'eſt l'Illuſtre M. *Van-Swietten* qui m'a conſeillé de les employer par préférence, & j'en ai toujours vu de très bons effets. Examinons les remedes alterans qui, ſelon l'opinion commune, changent nos humeurs viciées en ſucs doux & d'un bon caractere.

Je n'examinerai point les différens ſentimens des Medecins à cet égard, & les méthodes oppoſées qu'ils ont embraſſées. Quelques-uns prétendent qu'il

faut traiter les fievres exanthematiques avec les seuls Antiphlogistiques. D'autres disent qu'il faut se servir préferablement à tout des purgatifs & des vomitifs, pour débarasser les premieres voies des sucs croupissans & pervertis. Il y en a beaucoup qui emploient des sudorifiques seuls pour guerir ces fievres, tels que la *corne de cerf philosophiquement préparée*, *le spécifique cephalique de Michael*, *la mixture d'Hoffmann* &c. Il y a des Medecins qui font prendre *le Camphre*, *le Musc*, *les racines de Serpentaire*, *de Contrayerva*, *le Dompte-venin*, *les Esprits acides*. J'ai suivi cette derniere méthode au commencement de la maladie Epidemique dont il est ici question. J'employois surtout les esprits acides comme ceux de vitriol, de soufre, de nitre pour réprimer la dissolution des humeurs. Ces remedes produisoient de très bons effets dans les fievres qui avoient très peu de malignité, mais j'ai eu de mauvais succès dans celles qui étoient fort compliquées. Je ne connoissois pas alors toutes les ressources qu'on trouve dans l'usage du Quinquina.

Je savois que le célebre M. *de Haen* avoit fait plusieurs expériences dans son

ſon Hôpital de Pratique avec ce remede, & qu'il le regardoit comme le meilleur pour détruire les fievres malignes. J'en avois fait uſage quelquefois dans des fievres d'une autre eſpece, & j'en avois reconnu les effets avantageux. Je fus forcé de l'éprouver ſur moi-même étant attaqué de cette fievre Epidemique qui m'avoit cauſé des accidens très graves. Le *D. Mayer* Medecin de l'Hôpital des Pauvres, & M. *Erndl* me donnoient leurs ſoins. La maladie dont j'étois attaqué, augmentoit conſidérablement. M. *de Haen* fut appellé dans le tems que les efflorescenſes cutanées commençoient à paroître : je ne tardai pas à être couvert de taches pétechiales, ſurtout au dos & aux côtés de la poitrine. Il fut décidé qu'outre tous les autres ſecours qu'exigeoit la malignité de la fievre, je prendrois tous les jours une once de Quinquina, un paregorique le matin & le ſoir, & que je continuerois les boiſſons délayantes acidulées &c. avec ce remede je fus gueri en peu de jours.

Je ne m'arrêterai point à prouver l'efficacité du Quinquina dans les fievres abſolument malignes. M. *de Haen part.* 3. *Rat. Med.* en a ſuffiſament par-

lé. Il a prouvé les heureux effets de cette écorce par un grand nombre d'obſervations. Je ne puis cependant m'empêcher de rapporter deux cas où je m'en ſuis ſervi. C'étoient des fievres malignes du plus mauvais caractere, & qui étoient accompagnées des accidens les plus graves.

Un Suiſſe âgé de cinquante-quatre ans, très robuſte, & dont le pere avoit vécu juſqu'à cent huit ans, vint à l'Hôpital Eſpagnol. Il eut des accidens fort conſidérables dès les commencemens de ſa maladie. Sa reſpiration étoit embaraſſée, il avoit le pouls foible, inégal, une toux ſeche qui le fatiguoit beaucoup, il étoit abbattu, & ne dormoit point. Le ſixieme jour de ſa maladie tout le corps ſe couvrit de taches pétechiales pourprées & livides. Malgré cette éruption les accidens continuoient avec beaucoup de violence. Ce malade avoit un délire continuel, une affection comateuſe, une grande ſoif, la langue noire, les yeux troubles, larmoyans, le ventre reſſerré, une proſtration des forces, les hypocondres tendus & tumefiés, & la reſpiration courte. M. *Avenbrugger* & moi eſſayames le Quinquina. Nous faiſions prendre tous les-

jours une once de ce remede au malade. On lui faiſoit boire de la décoction d'orge édulcorée avec le miel, on lui faiſoit prendre de legers pectoraux pour adoucir ſa toux, on lui donnoit des lavemens antiplogiſtiques pour tenir le ventre libre, & on lui avoit appliqué les veſicatoires aux jambes. Auſſitôt qu'il eut pris le Quinquina, les taches pétechiales qui étoient noires & livides, reprirent une couleur vermeille, tous les accidens ſe diſſiperent peu à peu, & le malade fut parfaitement gueri.

Peu de jours après je traitai un Domeſtique de M. *le Baron de Mannagetta.* Ce malade étoit dans un état auſſi dangereux que celui dont je viens de parler. Il avoit le délire dès les premiers jours de ſa maladie; ſon regard étoit affreux, ſes yeux etoient triſtes, il étoit dans une agitation continuelle, il reſpiroit fort difficilement, ſa peau & ſa langue étoient ſéches, le ventre étoit reſſerré, les urines étoient crues, tenues, aqueuſes, il avoit des ſubreſaults dans les tendons, il ne dormoit point. Le ſeptieme jour de ſa maladie il parut des taches pétechiales en petite quantité, elles étoient d'un rouge brun, & les accidens avoient toujours la même

force. Cet état paroiſſoit devoir réſiſter à toutes ſortes de ſecours. Je fis cependant donner du Quinquina à ce malade; il en prit une once dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Après en avoir pris une once & demie, les taches pétechiales devinrent fort abondantes : il en parut d'autres milliaires en plus grand nombre, les accidens ſe calmerent, la toux ſe modéra, il ſortit des crachats un peu glutineux, épais, muqueux. Je preſcrivis un lohoch fait avec l'huile d'amandes douces, l'antimoine diaphoretique non lavé, & le ſyrop de diacode. Les veſicatoires calmerent le délire, l'inſomnie ſe diſſipa par le moyen d'une émulſion paregorique, & ce malade fut gueri.

Il faut remarquer que ces deux malades n'ont eu aucun accident, quoiqu'ils aient pris une grande quantité de Quinquina. Quand ils ont été gueris, ils ont dit qu'ils avoient beaucoup de forces. Le ſecond étant parfaitement rétabli eut la gale. J'ai eu moi-même cet accident après que ma fievre exanthematique a été diſſipée, & je l'ai vu arriver à pluſieurs autres malades. En 1759 où le nombre de ceux qui avoient cette fievre Epidemique, étoit

conſidérablement diminué, il y eut beaucoup de ces malades qui eurent auſſi la gale. On la gueriſſoit aiſément avec de legers ſudorifiques, les fleurs de ſoufre, l'œthiops mineral, les yeux d'écreviſſes. On faiſoit boire à ces malades une décoction de *Bardane*, de *Squine*, de *Salſepareille*, de *Fumeterre* & on les purgeoit de tems en tems. Quand ces remedes ne produiſoient point d'effets, les Eaux de *Bade* terminoient la gueriſon.

J'ai vu pluſieurs Soldats qui avoient été attaqués de l'épidemie & qui étoient gueris, retomber dans le même accident, ſans qu'on ait pû prévoir ce malheur. Je crois qu'on ne peut l'attribuer qu'à l'uſage inconſidéré des ſix choſes non naturelles, & que c'eſt la ſeule cauſe du retour de la fievre; car je n'ai jamais remarqué qu'aucun malade bien gueri, & qui s'eſt conduit ſagement, ait eu quelque rechute. Peut-être s'eſt-il trouvé quelques malades où la matiere morbifique a été ſi abondante, qu'elle n'a pas pu ſe développer totalement, & s'évacuer tout-à-fait. Une partie aura été ſouſtraite au torrent de la circulation, elle ſera reſtée ſans action pendant un certain tems, enſuite

elle aura infecté les humeurs, & produit une nouvelle éruption febrile. J'ai vu pluſieurs fois des malades gueris de ces fievres exanthematiques, & en être nouvellement attaqués trois ou quatre jours après ſans aucune cauſe manifeſte. Il ſurvenoit à ces convaleſcens des dépots aux parotides, ou des abcès dans d'autres endroits. Après qu'ils avoient été ouverts, ſi ces malades avoient encore ſuffiſamment de forces, ils gueriſſoient fort aiſément. Mais s'ils étoient conſidérablement affoiblis par la premiere maladie, ou ſi les viſceres étoient malades, cette rechute cauſoit la mort. J'ai employé avec beaucoup de ſuccès dans ces cas, une boiſſon faite avec l'infuſion de *Saſſafras* édulcorée avec le miel. Ce remede débaraſſoit la maſſe des humeurs des particules morbifiques qui y étoient reſtées, il les évacuoit par les ſueurs, ou par les urines. J'ai remarqué que ceux qui avoient été traités avec le Quinquina, n'avoient point été ſujets à ce nouvel accident.

Il paroit par tout ce qui vient d'être dit, que la meilleure méthode qu'on puiſſe employer pour le traitement des maladies Epidemiques, eſt celle que j'ai ſuivie. Il eſt donc néceſſaire 1°. de

saigner du bras autant de fois que les forces du malade, son âge, & d'autres circonstances le permettront. 2°. de faire beaucoup boire les malades, surtout des infusions mucilagineuses dans les commencemens de la fievre. 3°. d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens très adouciſſans. 4°. un peu avant que les exanthemes paroiſſent, & dans le tems même qu'ils paroiſſent, de donner beaucoup de Quinquina. 5°. de mettre des *Veſicatoires* aux jambes & aux bras, & de n'appliquer que des *Epiſpatiques* à la plante des pieds quand les accidens diminuent. 6°. de porter le calme dans l'eſprit & le corps, par de doux *Paregoriques*. Il ne faut pas ſe ſervir de ces remedes dans les affections comateuſes. 7°. de remedier aux différens accidens, d'employer les veſicatoires contre le délire, de le modérer avec des *Emulſions* rafraichiſſantes, & d'appaiſer la toux par de doux pectoraux. 8°. de permettre aux malades des alimens très legers & très faciles à digerer, de ne leur en donner que ce qui ſera néceſſaire pour les ſoutenir, de les nourrir avec des décoctions d'orge, d'avoine, ou des bouillons legers dans leſquels on mettra du

jus de citron, enfin de leur laiſſer manger quelquefois de la panade & des pommes cuites.

Je ne prétends pas dire que tous ceux qui ont été traités par la méthode que je viens d'expoſer, aient été gueris : il y en a beaucoup pour leſquels on en a employé une autre tout à-fait différente qui a bien réuſſi ; mais des obſervations conſtantes m'ont fait connoître que la méthode que j'ai adoptée étoit plus ſure, & plus courte que celle dont on ſe ſert ordinairement dans le traitement des maladies malignes. Il y a eu des malades à qui j'ai fait prendre du Quinquina, & qui ſont morts. J'ai traité un homme âgé de trente ans. Le quatrieme jour de ſa maladie les accidens étoient dans toute leur force. Il avoit le pouls vif, fort, & la reſpiration difficile. Je lui fis tirer dix onces de ſang qui étoit épais, & couvert d'une croute de la même nature. Le lendemain je fis faire une autre ſaignée. Comme la fievre ſe modéra un peu, on ne ſaigna plus le malade. Je preſcrivis des remedes indiqués par l'état de la maladie. Le huitieme jour il parut des taches pétechiales : le neuvieme elles devinrent très nombreuſes :

le dixieme il parut des taches milliaires rouges. Le treizieme les extrèmités devinrent froides ; le malade avoit le visage cadavereux, il respiroit fort difficilement & il mourut pendant la nuit. Depuis le septieme jour jusqu'au treize, il avoit pris sept onces d'extrait de Quinquina. M. *de Haen Rat. Med. part.* 4. *c.* 1. dit qu'il a vu arriver deux fois le même accident. Il parle de la cause de la mort de ces malades, quoiqu'ils eussent pris du Quinquina.

Je finirai cette Histoire en rapportant quelques observations que j'ai faites en ouvrant les cadavres de ceux qui ont été attaqués de fievres exanthématiques. Je serai peut-être accusé de témerité d'avoir osé faire des recherches sur des corps infectés de malignité, mais l'envie de m'instruire, & la persuasion, peut-être fausse où j'étois, que ceux qui avoient essuyé de telles maladies, ne pouvoient en être attaqués davantage, m'ont fait surmonter toutes sortes de difficultés & la crainte qu'un pareil procedé auroit pu m'inspirer. Voici ce que j'ai remarqué.

Un Soldat âgé de vingt-six ans, plethorique & d'un temperament robuste, vint à l'Hôpital le troisieme jour de

ſa maladie. Il avoit le viſage rouge, gonflé, ſon pouls étoit vif, plein, dur, ſa reſpiration étoit genée, & ſes forces étoient perdues. On lui tira d'abord dix onces de ſang. On lui ordonna de boire beaucoup de décoction d'orge avec de l'oxymel, on y ajouta auſſi du nitre. Le quatrieme jour il ſe trouva mieux, cependant ſon pouls étoit toujours dur. Je fis faire encore deux autres ſaignées, & j'entretins la liberté du ventre avec des lavemens. Ce malade eut une nuit fort inquiete, il commença à avoir le délire, & des tremblemens dans les mains; les urines depuis le commencement de la maladie avoient été ténues, décolorées & pleines de ſuſpenſions nebuleuſes. Le ſixieme jour il parut des taches pétechiales. On lui donna une forte doſe de Quinquina, & on lui adminiſtra encore d'autres remedes convenables à ſon état. Ces ſecours ne produiſirent point de ſoulagement. J'eſperai en vain qu'il arrivât des taches milliaires. La maladie devint de jour en jour plus dangereuſe, le délire augmenta, la toux ne fut ſuivie d'aucune expectoration, la reſpiration étoit fort genée, il y eut des ſubreſaults dans les tendons,

le pouls étoit intermittent & le malade mourut le neuvieme jour.

Le cadavre devint bientôt livide & le ventre fort gonflé. Les inteſtins étoient pleins d'air & très diſtendus. Le colon qui étoit attaché au foie, deſcendoit vers l'ombilic, & après avoir fait une courbure, il remontoit vers la rate, & continuoit enſuite ſa route ordinaire. J'ai obſervé cette ſituation contre nature du colon dans pluſieurs cadavres. Le foie, la rate l'eſtomac, & les autres viſceres étoient dans leur état naturel. La poitrine étoit pleine d'eau, & le poumon étoit dur & plein de ſang noir. De gros polypes rempliſſoient les ventricules du cœur. Le ſang que je trouvai dans les veines avoit beaucoup de conſiſtance. J'étois ſurpris que ce Soldat, ayant tous les viſceres en très bon état, ſi on en excepte le poumon, eût péri ſi promptement.

Un autre Soldat âgé de vingt ans vint à l'Hôpital le ſixieme jour de ſa maladie. Il avoit des taches pétechiales ſur tout le corps. On avoit déja fait une ſaignée. Le pouls de ce malade étoit petit, foible, vif, ſa reſpiration étoit inégale, il ne crachoit point : il avoit

une toux ſeche, des ſubreſaults dans les tendons, le viſage pâle, abattu, & les yeux triſtes. J'employai d'abord des remedes propres à reveiller un peu les forces; je fis mettre deux veſicatoires aux jambes, je preſcrivis une mixture camphrée, j'ordonnai des lavemens, je lui conſeillai de boire beaucoup, & de prendre le ſoir une émulſion anodine. Le lendemain il parut ſoulagé; ſa reſpiration étoit plus libre, il eut cependant un délire continuel. Il reſta entre l'eſpérance & la crainte juſqu'au onzieme jour où les parotides ſe tumefierent. Le douzieme la reſpiration ne pouvoit preſque plus ſe faire; ce malade rendoit ſes urines & ſes excremens involontairement, il tournoit les yeux: le ſoir il mourut dans des mouvemens convulſifs. L'épiploon & les inteſtins étoient mous, à demi pourris; la rate étoit livide, & d'un volume conſidérable; le lobe gauche du foie qui eſt appuyé ſur l'eſtomac étoit flaſque, & d'une couleur brune. Il n'y avoit rien d'extraordinaire aux reins. Les poumons aſſez ſpongieux étoient adhérens de toutes parts à la plevre, & ſquirrheux dans leurs parties ſupérieures. Le cœur étoit ſain, les

artéres vuides, les veines pleines d'un ſang diſſout & noir. Dans le premier cas le Quinquina auroit-il contribué à conſerver les viſceres? Dans celui-ci une autre méthode auroit-elle pu s'oppoſer à la pourriture? Certainement le Quinquina auroit pu le faire par ſa qualité anti-ſeptique. Voyez ce que dit à ce ſujet M. *de Haen Rat. Med. part.* 3. *c.* 5.

Si on me demande pourquoi je regarde le Quinquina donné à grande doſe, comme un remede ſi merveilleux dans les fievres véritablement malignes, je répondrai que je ſuis convaincu par l'uſage & les obſervations, de ſon efficacité. Il ne ſeroit pas difficile de trouver des raiſons pour prouver la façon dont il agit dans ces ſortes de maladies. Le genre nerveux n'eſt-il pas affecté dans les fievres malignes? Si on examine tous les accidens que produit cette fievre, & ſi on fait attention à la ſubtilité de ſa cauſe qui échappe à nos ſens, on ne regardera point cette opinion comme un paradoxe. La proſtration ſubite des forces, la débilité, & la foibleſſe des membres, la triſteſſe répandue ſur le viſage, les yeux mornes, l'interruption du ſommeil, le trem-

blement des mains, le délire, les ſubre-ſaults des tendons &c. tout annonce que le genre nerveux eſt attaqué. Le ſang eſt-il vicié ? Dans le commencement des maladies malignes le ſang eſt très bon, il a aſſez de conſiſtance, ſa couleur eſt naturelle ; quand le mal eſt dans ſon progrès ce ſang eſt inflammatoire, quelquefois putride & diſſout.

Le Quinquina agit-il, quand on le donne dans les fievres malignes, ſur le genre nerveux, & les eſprits animaux ? Je n'oſe dire ce que je penſe à cet égard, ni l'aſſurer ; mais tout le monde conviendra que le Quinquina eſt un remede excellent dans les trop grandes agitations du genre nerveux.

RELATION

De quelques ouvertures de Cadavres.

OBSERVATION I.

UN homme âgé de quarante ans fit un voyage en Hongrie où il demeura pendant quelques mois : il y fut attaqué d'une fievre quarte dont il eut douze accès. Etant revenu à Vienne,

il vint à l'Hôpital Eſpagnol. Ce malade avoit la langue blanche, la bouche amere, il étoit dégouté, & avoit une peſanteur à la region de l'eſtomac. Je lui fis prendre de l'Ipecacuanha, il vomit une grande quantité de matiere épaiſſe melée de bile. Au retour du paroxiſme, je lui fis prendre du Quinquina. Ce remede ne produiſit aucun effet; après avoir ſouffert ſept paroxiſmes nouveaux, les jambes, le ventre & le viſage ſe tumefierent. Au commencement du neuvieme paroxiſme, ce malade mourut.

Le cadavre étoit livide du côté droit. Je trouvai dans le ventre beaucoup de ſeroſité ſanguinolente. Les inteſtins étoient dans l'état naturel. Le foie avoit une couleur noire & la rate étoit bleue, je ne trouvai rien d'extraordinaire dans la poitrine, excepté une grande quantité de ſeroſités. Tous les vaiſſeaux du cerveau étoient engorgés de ſang. Les ventricules antérieurs de ce viſcere étoient pleins de ſeroſités. On trouva à la partie poſtérieure du crâne une once & demie de ſang polypeux, noir & extravaſé.

II.

Un jeune Soldat âgé de vingt ans fut attaqué d'une pleuréſie très conſidérable. Les ſaignées abondantes, les remedes Antiphlogiſtiques, les bechiques ne produiſirent aucun relachement. Le kermes mineral cauſa une toux ſeche ; on mit des veſicatoires aux jambes, & au côté malade. Ils ne firent qu'appaiſer la douleur & ils ne rendirent point la reſpiration plus aiſée. Ce ſoldat mourut le ſeptieme jour de ſa maladie.

La plevre étoit fort rouge & enflammée du côté gauche. Toute la ſurface du poumon étoit recouverte d'une croute ſemblable à du lard, qu'on ſéparoit aiſément avec le doigt. Le côté droit de la poitrine avoit quelques marques d'inflammation ; on trouvoit de diſtance en diſtance des portions de cette croute qui étoit du côté malade. Le cœur étoit velu, couvert de la même croute, entouré d'une grande quantité d'eau jaune & inſipide. Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans le ventre.

III.

Un homme âgé de quarante-huit ans eut une Hepatite. Après avoir été

gueri de cette maladie, il jouit pendant quelques tems d'une assez bonne santé, & recommença ses travaux ordinaires. Quoiqu'il mangeât avec appetit, il ne reprenoit pas son embonpoint : il avoit souvent le soir des frissons suivis de chaleur, enfin tout son corps devint noirâtre. Ses urines étoient de la même couleur, il maigrissoit de jour en jour. Les frissons redoubloient pendant la nuit, il avoit de frequentes foiblesses, enfin il mourut.

Les intestins étoient gonflés par l'air. Le colon l'étoit beaucoup à son origine, & à l'endroit où il finit. La partie intermediaire qui après avoir fait une courbure, va du côté de la rate, étoit fort contractée. Le foie avoit un gros volume, & étoit noir. En l'ouvrant il en sortit beaucoup de pus grumeleux. Il y avoit au milieu de ce viscere un sac qui contenoit cette matiere. La vesicule du fiel étoit si allongée, qu'elle touchoit presque à la crête de l'os des iles, elle étoit remplie d'une liqueur noire.

I V.

Une femme âgée de cinquante-sept ans, fort sujette à boire des liqueurs

fortes, à vomir ce qu'elle mangeoit; & à la conſtipation, eut des vomiſſemens plus fréquens qu'à l'ordinaire, de ſorte que ſix, ſept & huit fois par jour elle rejettoit des alimens tous entiers ou à moitié digerés. Cette femme mourut étant d'une maigreur extrême.

Je trouvai dans le ventre un corps membraneux d'une groſſeur ſurprenante. Il s'étendoit depuis le diaphragme juſqu'au pubis, & couvroit tous les viſcères du ventre. Après avoir ôté ce corps membraneux, je remarquai que tous les inteſtins étoient contractés, reſſerrés & d'un très petit volume; à peine pouvoit on y introduire le doigt indice. Il y avoit de diſtance en diſtance des excremens très durs. C'étoit l'eſtomac qui formoit ce corps membraneux ſi conſidérable. Les vomiſſemens ſi ſouvent répétés avoient tellement augmenté ſa capacité, qu'il pouvoit contenir vingt meſures d'eau. Le pylore n'étoit plus qu'un anneau cartilagineux qui empêchoit les liquides de deſcendre dans les inteſtins. Le foie étoit ſec, & la rate fort petite étoit cachée dans le baſſin.

V.

Une femme âgée de quarante trois ans jouiſſoit d'une aſſez bonne ſanté, quoiqu'elle eût perdu ſes regles depuis trois ans. Elle avoit été aſſez ſouvent ſujette à des douleurs cruelles dans le ventre, qu'elle regardoit comme des douleurs de colique. Elle n'avoit jamais ces douleurs que pendant la nuit. Elle fut une année entiere ſans les reſſentir, elles revinrent enſuite. J'ai vu cette femme dans le tems du paroxiſme, elle ſe mettoit dans toutes ſortes de ſituations pour trouver du ſoulagement. Elle appliquoit ſes mains ſur ſon ventre pour tacher d'appaiſer la violence de ſon mal : les muſcles du viſage étoient en convulſion. Tous les remedes ſtimulans, irritans, augmentoient les douleurs ; les huileux, les adouciſſans, les mucilagineux, les calmoient. Elles s'appaiſoient l'eſpace de quelques momens & recommençoient enſuite. Cette femme ſouffrit pendant dix jours, elle mourut en rendant du ſang par le nez & la bouche.

L'eſtomac & les inteſtins étoint pleins de ſang grumelé. Tout le pancreas étoit dur, ſquirrheux, parſemé de diſtance

en distance de petits ulceres chancreux : il y en avoit aussi qui avoient rongé la substance de l'estomac. Le reste des visceres étoit dans l'état naturel.

V I.

Une femme âgée de cinquante-huit ans portoit depuis long-tems une grosse hernie crurale. Cette tumeur ne l'incommodoit pas beaucoup, excepté dans le cas où elle étoit quelque tems sans aller à la selle : alors elle prenoit une décoction de pruneaux & de sené, ce remède la purgeoit, & elle étoit soulagée. Cette femme fut constipée pendant quelques jours ; elle eut des vomissemens qui se répétoient souvent, & des douleurs dans le ventre. Elle prit son purgatif ordinaire, mais il fut sans effet. Elle demanda alors du secours. On crut d'abord que cette maladie étoit une passion iliaque, parceque la malade ne voulut point avouer qu'elle avoit une hernie. On employa tout ce que l'Art prescrit en pareille occasion. On fit plusieurs saignées, on appliqua sur le ventre des fomentations émollientes, on donna intérieurement les huileux, les potions purgatives, les calmans, les lavemens adoucissans, &

même les plus actifs, on lui en donna pluſieurs fois avec la fumée de tabac; mais ces remedes ne produiſirent aucun effet.

On fit prendre à cette femme une demi livre de *Mercure* crud dans un bouillon chaud; comme cela ne produiſoit aucun effet, on la fit marcher afin de déterminer le *Mercure* à deſcendre. Mais rien ne la ſoulageant elle mourut le ſeptieme jour de ſa maladie.

On trouva les inteſtins noirs & gangrenés. L'ileum, en paſſant ſous le ligament de *Poupart*, formoit une hernie d'un petit volume: on remarqua que la ſubſtance de cet inteſtin qui avoit cauſé la hernie, avoit formé un ſac oblong qui reſſembloit à l'*appendice vermiforme*, & que la plus grande partie du *Mercure* qu'on avoit fait prendre à la malade, étoit renfermé dans ce ſac. Il s'étoit formé de très fortes adhérences avec les parties voiſines.

VII.

Une femme ſeptuagenaire avoit joui d'une très bonne ſanté pendant ſa jeuneſſe. Elle commença à être incommodée il y a quinze ans. Dès ce tems ſon appetit diminua inſenſiblement: quand

elle mangeoit un peu trop elle souffroit, elle devint fort maigre, enfin elle mourut de consomption.

Je trouvai l'Epiploon court & très mince, tous les intestins étroits & contractés, le pancreas squirrheux, le mesentere plein de tumeurs de différentes grosseurs, le foie sec & facile à se déchirer : la vesicule du fiel contenoit un peu de bile épaisse & glutineuse. La rate étoit en bon état, mais d'un petit volume. Le commencement de l'aorte étoit cartilagineux & osseux de distance en distance. Tous les os étoient fort fragiles.

VIII.

Un homme âgé de cinquante-sept ans étoit sujet depuis plusieurs années à des paroxismes de colique nephrétique. Il avoit été plusieurs fois soulagé de cette incommodité, cependant il avoit presque toujours de la peine à rendre ses urines, & elles étoient assez souvent pleines de sable rouge. Ce malade ressentoit des douleurs très vives dans les lombes la nuit & le jour. Ces douleurs ne pouvoient être calmées par aucun remede. Il survint une suppression d'urine, des vomissemens, une

fievre aigüe, continué, des anxietés, une grande soif. Deux jours après le malade eut des hoquets, le délire, & ses extrêmités devinrent froides. Il mourut dans des mouvemens convulsifs.

L'estomac & les intestins étoient presque vuides, d'ailleurs en bon état. Le foie, la rate, & les autres visceres n'avoient rien d'extraordinaire. Les reins ne paroissoient point malades, ils étoient rouges intérieurement. Quand on eut fendu le droit, on trouva deux pierres grosses comme un gros pois. Il n'y avoit rien dans le gauche. Les bassinets étoient fort dilatés; les uretheres pleins d'urines puantes, avoient autant de diametre que les petits intestins. Dans l'endroit où ils percent la vessie, on trouvoit un corps dur du côté droit; c'étoit une pierre d'une forme irréguliere. On ne trouvoit pas de pierre du côté gauche, mais les tuniques de la vessie étoient fort dures, & fort épaisses. Il y avoit peu d'urine dans la vessie, & ses parois étoient garnies de petits sables qui y étoient attachés.

IX.

Un jeune homme âgé de seize ans aimoit mieux dès sa tendre jeunesse à

manger des alimens froids que chauds. Il préféroit le pain noir, dont ſouvent il vécut pendant pluſieurs jours, à tous les alimens les plus agréables. Son ventre ſe tumefia; il avoit le viſage pâle & cachectique. Il fut attaqué de friſſons & de tous les autres ſymptomes de la fievre. Le ventre ſe tendit davantage & devint douloureux. Ce jeune homme négligeant pendant quelques jours le mal qui le tourmentoit, l'inflammation fit des progrès ſi rapides que, malgré tous les ſecours qu'on pût employer, il ſe fit une ſuppuration dans le ventre, qui le fit mourir de conſomption & de fievre hectique.

Le ventre étoit fort diſtendu, & plein d'une matiere ſi puante qu'à peine pouvoit-on reſter dans la chambre. Il ſe préſenta une petite portion d'épiploon qui ſe déchira d'abord qu'on y toucha. Le reſte étoit tout-à-fait pourri, & les inteſtins ſe trouvoient au milieu de cette matiere putride. L'air les avoit gonflé, mais quoiqu'ils fuſſent gangrenés, ils avoient cependant conſervé leur ſituation ordinaire. Ces parties étoient pleines de petits tubercules ſemblables aux boutons ſuppurés de la petite verole. Quand on ouvroit ces tubercules

tubercules il n'en sortoit point de pus, mais une matiere graisseuse, blanche, ou plutôt une matiere semblable à du suif qui auroit été congelé par le froid.

La surface externe de l'estomac étoit pleine de tubercules de même nature. Le foie & la rate étoient tout-à-fait pourris. On trouvoit dans les reins des traces de matiere purulente. Il y a toute apparence que cette matiere resorbée avoit été portée dans ces parties pour être évacuée, mais que la nature n'a pas eu assez de force pour opérer cette expulsion. Les visceres de la poitrine étoient également affectés. La matiere ichoreuse dans laquelle étoient les intestins, avoit une qualité si maligne, que m'étant fait une plaie très legere à la main en disséquant ce cadavre, elle a dégénérée en ulcere si mauvais que j'ai été pendant deux mois sans pouvoir en être gueri.

X.

Un homme âgé de vingt-quatre ans n'avoit jamais craché de sang, & n'avoit eu aucune maladie de poitrine. Quand le tems devenoit froid, il étoit quelquefois sujet au catharre. Vers la fin

de l'été ce malade touſſa beaucoup ; il eut quelque peine à reſpirer, il cracha un peu de matiere glutineuſe. On lui fit prendre des remedes bechiques qui lui firent rendre une grande quantité de cette même matiere. Il fut ſoulagé, mais le tems devenant froid, la maladie changea de nature. On avoit ſoupçonné une vomique, on en fut convaincu quand on vit que le malade avoit le ſoir des friſſons, qu'il crachoit ſouvent une aſſez grande quantité de matiere purulente, & qu'il avoit une fievre hectique. Les balſamiques les plus doux, les déterſifs faits avec l'*Oliban*, *la Myrrhe*, *la Sarcocole*, *les conſerves de Lierre terreſtre*, *d'hyſſope*, *le Lait* ne cauſerent aucun changement. J'employai ſans ſuccès l'*Uva Urſina*, remede qui produit des effets ſi merveilleux dans les ſuppurations des reins. Ce malade maigriſſoit de jour en jour. Il avoit des ſueurs nocturnes qu'aucun moyen ne put faire ceſſer. Une diarrhée colliquative termina ſes jours.

Tous les lobes du poumon droit étoient fortement unis les uns avec les autres. A la ſurface externe on voyoit deux vomiques. Ce viſcere étoit telle-

ment détruit par le pus, qu'on trouvoit différens sinus assez larges qui le traversoient en long & en travers; enfin ce poumon étoit un véritable ulcere sinueux. Le droit dont les lobes étoient séparés avoit contracté de fortes adhérences avec la plevre. On trouvoit à sa partie supérieure une cavité où l'on pouvoit mettre le poing. Les autres viscéres étoient dans l'état naturel.

N° 6.

DISSERTATION sur la pésanteur spécifique des Humeurs du Corps Humain, par Monsieur SILBERLIN.

Strasbourg 1749.

LE corps humain est composé de parties solides & de fluides. Leur union & leur commerce sont si intimes, & si reciproques, qu'il n'est pas possible d'examiner l'une sans l'autre. C'est pourquoi avant que de traiter des flui-

des, il est nécessaire que nous disions quelque chose des parties solides.

Tous les corps sont composés de corpuscules, & ceux-ci d'Elemens. *Langius Elem. Philos. nat. p.* 1. *c.* 1. Les uns & les autres sont impénetrables. Toutes les parties de ceux qui sont véritablement solides, se touchent. Les parties de ceux qui sont poreux ne se touchent pas si exactement, mais elles laissent entre elles de petits vuides qu'on appelle *Pores*. *Muschenbroeek. Element Phys. p.* 19. On peut regarder comme Elemens du corps les parties qui n'ont point de pores, & qui ne tombent point sous les sens. Nous n'examinerons que la seconde espece des parties qui varient selon la diversité de leurs pores, ce qui fait qu'il y en a de solides, d'autres plus molles & enfin de fluides.

Nous appellons parties solides des corps celles qui, avec le secours d'une cause motrice, produisent tous les mouvemens. *Boerrhave instit. med.* §. 40. Elles sont composées de parties terrestres très déliées, très simples, jointes ensemble par une espece de liqueur

épaisse, & toutes susceptibles d'attraction. *Boerrhave aphor.* 21.

Les parties fluides sont très legerement liées ensemble. *Haller prælect. acad. Boerrhav. vol.* 1. *p.* 73. Elles cedent à la moindre pression, sans qu'il en reste aucune trace. Elles sont renfermées dans les parties solides & leurs mouvemens sont variés : comme elles reçoivent leur direction des parties solides, elles contribuent beaucoup aussi à leur communiquer certains mouvemens. *Boerrhave instit. med.* §. 41.

Voilà ce que nous avions à dire sur les parties solides du corps. Nous allons maintenant examiner les parties fluides ; mais leur grandeur, leur solidité, leur élasticité, leur force attractive, & leur gravité specifique varient tellement que quelqu'envie que l'on ait de connoître parfaitement leur nature, on est encore obligé quelquefois d'avoir recours à l'imagination. De ces parties les unes sont insensibles, les autres tombent sous les sens, les unes plus, les autres moins. On appelle parties vraiment insensibles celles qu'on ne peut appercevoir même avec le secours des instrumens, tels sont les esprits

animaux. Leur existence est inconteſtable, mais on n'a encore fait aucune découverte certaine sur leur nature. *Stuart de motu musculari.*

Les parties sensibles tombent bien sous nos sens, mais il y en a quelques-unes qu'on a bien de la peine à connoître, parcequ'il s'en fait une trop petite secretion, telles sont la cire des oreilles, les larmes, la semence, la salive, le chyle, la sinovie &c. D'autres sont assez abondantes pour pouvoir être examinées, & c'est de celles-là dont nous allons parler : ce sont la serosité, l'urine, la bile, le lait & le sang. Ces liqueurs renferment toutes les autres humeurs.

Leur variété est si grande qu'elle a fort occupé les plus savans Naturalistes, tels que *Pitcarne*, *Keil*, *Bohnius*, *Jurin*, *Boyle*, *Michelotti*, *Leuwenhoek*, *Martine* & beaucoup d'autres. Quoique le calcul qui est une regle assez certaine pour faire des découvertes, nous démontre des vérités, la différence qui se trouve nécessairement entre les parties les plus déliées nous donne un résultat bien différent dans l'examen. Les Savans dont je viens de parler, ont presque épuisé la matiere quelque diffi-

cile qu'elle soit ; je crois cependant qu'on peut ajouter quelque chose à leurs découvertes : ainsi je les suivrai quelquefois, quelquefois je prendrai une nouvelle route. Les différentes expériences que j'ai faites, & que je vais rapporter, m'ont conduit à la découverte de quelques connoissances sur la gravité spécifique des fluides du corps humain, tant dans l'état sain, que dans l'état malade.

Pour bien connoître la nature des différens fluides qui composent le corps humain, il a fallu employer plusieurs moyens. Chaque Savant s'est servi d'une méthode différente. *Leuwenhoek* a fait ses découvertes avec le Microscope, *Boyle* avec le secours de la Chymie, *Bohnius*, *Keil*, *Pitcarne*, *Michelotti* & *Jurin* avec celui de la Géometrie. *Voyez Martine Eſſ. d'Edimbourg t.* 2. *art.* 6. *de l'analyſe du ſang*, & *Haller prælect. acad. t.* 2. *de arteriarum fabrica, naturaque ſanguinis.*

L'usage du Microscope nous a servi à trouver beaucoup de vérités. On a découvert que les plus petites parties des fluides sont globuleuses. La mastication, le melange de l'air, l'action de l'estomac, le mouvement peristaltique

des intestins changent nos alimens. Les parties les plus déliées se transforment en globules d'une petitesse extrême, & dont la figure est assez irréguliere. En s'unissant les uns avec les autres, ils forment le sang. Ils peuvent se diviser à l'infini. Cette progression de division des globules est très ingenieusement détaillée par *Martine. Leuwenhoek* a remarqué que les globules du chyle étoient plus gros & moins compactes que ceux du sang, cependant ceux-ci ne sont composés que des globules du chyle plus condensé. On peut faire cette expérience dans les animaux quelque tems après qu'ils ont mangé. On apperçoit le chyle qui conserve encore sa blancheur, quoique mêlé avec le sang, & qui ne la perd qu'en se condensant. La rougeur du sang ne dépend donc uniquement que de sa densité. *Haller Lin. Phys. p.* 73.

La nature du chyle, comme celle de toute espece de lait, n'est que le résultat d'un mêlange intime d'huile & d'eau; or l'inflammabilité est inséparable de l'huile, elle l'est aussi des globules du sang. Il est aisé de conclure de ce que nous venons de dire qu'il y a une affinité très grande entre le chyle

& le ſang. *Haller Lin. Phyſ. p.* 111. Il réſulte de toutes ces obſervations que ces globules ont le même volume dans tous les animaux.

Toutes ces eſpeces d'humeurs réunies par la force du mouvement, de l'attraction, & de leur gravité ſpecifique, ſe diſtribuent dans tous les différens vaiſſeaux du corps humain & forment dans l'œconomie animale la ſecretion & la nutrition.

Il y a des Auteurs qui prétendent que la gravité ſpecifique, que les fluides qui compoſent le globule rouge conſervent entre eux, eſt fort utile pour la ſecretion; mais comme les regles de la gravité ſpecifique ont déja été réfutées par *Muſchenbroek Eſſ. de Phyſ. p.* 153, & que l'on regarde aujourd'hui l'attraction comme un attribut eſſentiel au corps, elle détruit naturellement ces regles de gravité ſpecifique. C'eſt pourquoi cette action ſi difficile à expliquer, paroît être le réſultat du mouvement, de l'attraction, & d'un enchaînement de choſes encore inconnues & indéterminées. Cependant les poumons ſont les premiers auteurs de ce mouvement. Cette partie eſt comme le reſervoir général de toutes les humeurs

du corps humain. Les autres viscères ne doivent être regardés que comme des reservoirs particuliers pour soulager le poumon dans la distribution qu'il fait des humeurs qu'il renferme. C'est dans cette espece de machine Pneumatique que le chyle trouve les plus grands obstacles. Lorsqu'une fois il les a surmontés, la condensation se fait fort aisément, il sort des vaisseaux du poumon une grande quantité de vapeur aqueuse. Quand cette séparation est faite, le reste de la masse devient plus épaisse, & specifiquement plus pesante. *Haller Lin. Phys. p.* 145. Alors tout est extrêmement broyé tant à cause de la compression que les humeurs éprouvent dans le tems de l'expiration, que parcequ'elles sont obligées de passer par un nombre infini de vaisseaux capillaires très déliés. *Haller præl. Acad v.* 2. *p.* 184. Il se trouve de petits interstices pleins de serosité entre les globules rouges, comme l'a remarqué *Keil tent.* 4. *de Secret.* Ces interstices où se trouvent ces globules sereuses, ne contiendroient-ils pas des humeurs encore plus déliées?

La constitution du corps humain est telle, que dans les fluides dont nous

avons parlé, il y en a toujours un qui prédomine sur les autres. Par-là il est aisé d'expliquer la variété presqu'infinie des tempéramens. Si les globules du sang prédominent, le temperament est sanguin. Si c'est la serosité, le temperament est phlegmatique. Dans la jeunesse le temperament est phlegmatique, dans la virilité il est sanguin, & dans la vieillesse il est cholerique. *Haller Lin. Physiol.* 81. Les temperamens choleriques & mélancoliques ne s'accordent pas avec les précédens. Pour les développer il faut avoir recours aux principes de Chymie.

Le sang soumis à l'analyse Chymique, donne environ sept huitiemes d'eau insipide, *Boerrhave chem. vol.* 2. *p.* 119. quelquefois cinq sixiemes, un quinzieme d'huile, un vingt-cinquieme de sel, enfin un soixante-quinzieme de Terre. C'est de la combinaison proportionnée de toutes ces choses que résulte le temperament. Ce melange étoit absolument nécessaire pour que nous puissions exercer avec facilité toutes nos fonctions. Si une des parties qu'on trouve dans le sang est plus considérable que l'autre, cela établit le temperament. Dans le tempérament cholerique

les parties huileuses dominent. Dans le mélancolique, ce sont les parties terrestres. Ces connoissances nous instruisent de ce qui peut être utile ou nuisible à chaque temperament. Les alimens chauds & secs sont contraires aux choleriques, il faut leur donner des choses humectantes & rafraichissantes. Les Mélancoliques se trouvent bien des émolliens mêlés avec les alimens chauds & secs. Les choses âcres ne leur conviennent point.

Les Géometres ne s'accordent pas fort exactement entre eux. Par leurs principes d'*Hydraulique*, d'*Hidrostatique & de Méchanique*, ils tachent d'expliquer par des calculs la grandeur, la solidité, l'élasticité, le mouvement, la viteſſe & la direction. Quoique leurs démonstrations soient d'une vérité Mathémaque, le résultat physique ne se trouve pas toujours le même, De-là toutes ces hypotheses publiées par *Pitcarne*, *Keil*, *Michelotti*, *Bonh*, *Leuwenhoek* qui sont si différentes les unes des autres. Car pour me servir des paroles de *Michelotti*, les problêmes sur cette matiere, dit-il, » sont si différens » & si compliqués, que c'est tenter l'im» possible que de vouloir les traiter » géometriquement & par méthode «.

Quoique dans le fond il n'y ait rien de plus vrai, ils ont cependant déterminé des principes généraux très certains & très utiles. Quoiqu'on les trouve dans la plupart des ouvrages de ces Auteurs célebres, j'en rapporterai cependant quelques-uns.

Les fluides élastiques qui coulent dans nos vaisseaux, mêlés avec d'autres fluides qui ne le sont point, ou qui le sont très peu, exercent leur élasticité sur les parties qui n'en ont que peu ou point du tout. *Michelotti de separat. fluid. p.* 52. Quand les liqueurs composées de fluides de gravité spécifique différente, coulent dans ces vaisseaux, ces fluides spécifiquement plus pesans occupent la partie convexe de ces vaisseaux, & ceux qui sont spécifiquement plus legers, la partie concave. Tous les fluides pesent toujours perpendiculairement sur le fond sur lequel ils coulent. C'est de-là qu'on établit les loix de la secretion. Rien n'est plus connu que la diversité des humeurs du corps humain, cependant toutes leurs molecules sont déterminées à circuler par l'action du cœur, elles en reçoivent le mouvement & la vélocité, quoiqu'elle n'ait pas le même degré. Elle

est selon les Geometres en raison directe des densités & en raison inverse des surfaces. Ces vérités générales se prêtent mutuellement secours, car par le calcul geometrique on déduit la solidité & la gravité specifique de la densité ; le diametre, la masse & le volume, de la superficie. Voilà ce qui est de plus connu sur le sang pris en général, nous allons maintenant parler de sa gravité specifique.

Je me suis servi pour connoître cette gravité d'une machine hydrostatique composée de deux tubes. Cet instrument est fixé sur une planche graduée par pouces & par lignes. Il est décrit dans le tome second p. 333 des leçons de Physique de M. l'Abbé Nollet. Il s'en sert pour découvrir la densité specifique des différens fluides. J'ai remarqué que jamais les expériences ne peuvent avoir le dernier degré de précision, parcequ'il se trouve des obstacles tant du côté de la Machine, que de la vertu attractive & des vicissitudes de l'air, ainsi les résultats des expériences ont été très variés. D'ailleurs la différence des sujets & la diversité des temperamens, n'y ont pas peu contribué, cependant la gravité specifique des

fluides du corps humain examinée avec cette machine suit communément cet ordre.

EXPERIENCES.

1	I	le sang a été	$\frac{16}{288}$ plus pesant que l'eau.
2			$\frac{11}{288}$
3			$\frac{12}{288}$
4			$\frac{34}{288}$
5	II	le lait	$\frac{8}{288}$
6			$\frac{10}{288}$
7			$\frac{12}{288}$
8	III	la serosité	$\frac{8}{288}$
9			$\frac{10}{288}$
10			$\frac{11}{288}$
11	IV	la bile	$\frac{6}{288}$
12			$\frac{8}{288}$
13			$\frac{9}{288}$
14	V	l'urine	$\frac{3}{288}$
15			$\frac{c}{288}$
16			$\frac{6}{288}$

Par ces Expériences nous voyons que la masse du sang est plus pesante que l'eau, que la partie globuleuse est plus pesante que la serosité, & celle-ci plus

pesante que la bile. Tous les Physiologistes conviennent de cette vérité ; mais comme je n'étois pas suffisamment satisfait par ces expériences, j'en ai fait de nouvelles. J'ai pris une boule d'ivoire, je l'ai pesée dans l'air & dans différentes liqueurs, voici la perte que j'ai remarqué qu'elle faisoit dans ces différens fluides.

Expér.		Poids	Perte.
17	Dans l'air la boule d'ivoire pesoit	490 gr.	
18	Dans le sang	209	281
19	Dans le lait	231	277
20	Dans la serosité	216	274
21	Dans la bile	218	272
22	Dans l'urine	219	271
23	Dans l'eau	229	261

Il faut remarquer que le sang, la bile, la serosité, & l'urine étoient prises du même sujet, car il y a une différence notable dans chaque sujet.

Il faut convenir aussi que quelquefois le poids de la bile étoit égal à celui de la serosité, & que quelquefois aussi l'urine étoit plus pesante que la bile; cependant en suivant le même ordre que j'ai tenu

dans mes expériences, après avoir fait évaporer les parties aqueuſes du ſang, de la bile & de la ſeroſité, j'ai remarqué, que

Exper.

24	de deux onces de ſang il eſt reſté	146 grains.
25	de ſeroſité	128
26	de bile	70

Plus la bile étoit nouvelle, plus elle étoit peſante.

Juſques à préſent nous avons examiné la conſtitution ordinaire des humeurs; mais il faut remarquer que notre corps étant ſujet à différens changemens, il doit en arriver auſſi dans nos humeurs. L'air & les alimens ayant des denſités différentes, il eſt ſûr que nos humeurs doivent abſolument être différemment modifiées. C'eſt pourquoi je vais faire voir par de nouvelles expériences, comment l'action de toutes ces choſes ſur les humeurs influe ſur la ſanté ou les maladies.

On ſe ſert de différens médicamens propres à diminuer ou à augmenter la gravité ſpecifique du ſang. Je vais le

prouver par les expériences suivantes. J'ai pris la même petite boule d'ivoire pesant 490 grains.

Expér.		Poids elle pesoit	Perte.
27	Dans le sang	208 gr.	282.
28	Dans le même sang où j'ai mis 2 gros de *Nitre*.	199	291
29	Dans le même sang ou j'ai mis de *l'esprit de vin.*	103	287
30	Dans le même sang où il n'y avoit point de *Nitre* mais seulement *de l'esprit de vin.*	216	274

Il arriva un changement notable dans la couleur du sang. Le nitre le rendit fort fluide, & très rouge. L'esprit de vin le coagula, & lui donna une couleur un peu rousse. Celle que le nitre lui avoit donnée devint noire & très foncée.

J'ai fait encore les Expériences suivantes.

La même boule d'ivoire dont j'ai parlé Expér. 17 pesoit,

Expér.	Poids	Perte
31 Mise dans trois onces de sang	212 gr.	278
32 Dans trois onces de ce même sang, où je fis dissoudre un gros d'*Arcanum duplicatum.*	204	286

Dans cette Expérience la couleur du sang étoit extrêmement belle.

33 Dans trois onces de ce même sang, après avoir fait dissoudre un gros de *Cinnabre.*	205	285
34 Dans la même quantité de sang, après y avoir fait dissoudre un gros de *sel de seignette.*	206	284

35	Dans trois onces de ce même sang, après y avoir fait dissoudre un gros de *Nitre*	206	284
36	Dans une égale quantité de sang, après y avoir fait dissoudre un gros de *sel de Glauber*	207	283
37	Dans cette même quantité, après y avoir mis un gros de *sel de Sedlitz*	207	283
38	De même, après avoir ajouté un gros d'*Essence d'absynthe.*	214	276
39	Avec un gros d'*Essence de Castor*	213	277
40	Avec un gros d'*Esprit de vin rectifié*	213	277
41	Avec un gros de *Teinture de Vitriol.*	223	267

La couleur du sang devint alors absolument rousse, & tiroit beaucoup sur le noir.

42	Avec un scrupule de *Racine d'Ipecacuanha*	210	280

43	Avec trois grains de *poudre des Chartreux*	210	280
44	Avec trois grains de *Tartre Emetique*	211	279

Ces Expériences nous prouvent qu'il s'eſt fait une certaine diſſolution : quoique ce ſoit d'elle que dépende la modification de la gravité ſpecifique, on ne peut cependant rien aſſurer de poſitif. Car cette quantité de ſang eſt toujours devenue plus peſante à cauſe des ſels que j'y ai fait diſſoudre. C'eſt pourquoi j'ai fait les Expériences ſuivantes.

Exper.		Poids	Perte.
45	J'ai mis la boule d'ivoire dans deux livres de ſang ordinaire	207 gr.	283
46	Dans la même quantité où j'ai mis de l'*Eſprit de vin*	205	285
47	Dans une égale quantité ou j'ai mis du *Nitre*	209	281

Il paroît donc que le *Nitre* & les autres sels sont des remedes très résolutifs, *Voyez la Dissert. de Boecler, an Nitrum sanguinem coagulet, an resolvat* 1740; qu'ils augmentent la couleur du sang, qu'ils diminuent sa gravité specifique; que l'*Esprit de vin* le coagule, rend sa couleur obscure, & augmente sa gravité specifique. *Freind. Emmenol. de adstring. oper. p.* 150.

Le Dr. Freind. prælect. Chem. de destillat. nous fait connoître l'augmentation & la diminution de la gravité specifique du sang. Il fait voir qu'un fluide est specifiquement plus leger qu'un autre, lorsqu'il a, sous un plus grand volume, une gravité égale ou moindre. Les remedes que j'ai employés dans les Expériences 28, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 42, 43, 44, 47, ont augmenté la pesanteur; ceux dont je me suis servi pour les Expériences 29, 33, 38, 39, 40, 41, 46, l'ont diminuée. Les parties qui constituent nos humeurs étant d'une forme spherique & en raison du cube de leur diametre, il faut que leur augmentation ou leur diminution soient dans la même raison. Ainsi le plus leger changement de masse, en

occasionne un très considérable dans la gravité spécifique. Puisque cela arrive au sang qui est hors de nos vaisseaux, à plus forte raison que ne doit-il pas arriver dans le corps, puisqu'il y a réaction des solides sur les fluides ?

Il paroît par ce que nous venons de dire, que la masse sanguine renfermant tant de différens principes, & paroissant sous des formes si variées tant par rapport à son volume, à sa couleur & à sa gravité spécifique, il paroît, dis-je, qu'il faut connoître le rapport de ces différens principes pour expliquer les phénomenes de l'état sain & malade. Le Microscope nous fait connoître les temperamens sanguins phlegmatiques, la Chymie les cholerico-melancoliques. Si on connoissoit également la gravité spécifique des parties, alors toute la théorie des tempéramens seroit parfaitement connue. C'est pour cette raison que les Praticiens (car il est démontré par les loix de la Physique qu'un corps en mouvement est plus leger qu'un corps en repos, quoique de même masse, de même volume & de même figure) recommandent le fréquent mouvement aux

sujets qui ont la masse des humeurs épaisse, pesante, & pour ainsi dire terreuse, afin que ce mouvement se communique aux parties fluides. Par ce moyen ces parties se dissolvent, se subtilisent & deviennent par conséquent plus legeres, c'est pourquoi on emploie dans ces cas les remedes resolutifs. De même nous pourrions donner la gravité specifique du sang pour cause de l'*orgasme* dans les fievres chaudes, puisque les frottemens sont en raison de la pesanteur : mais comme cette chaleur vient principalement du frottement des parties sulfureuses, nous avons recours aux principes chymiques pour expliquer ces phenomenes.

Il faut convenir que dans l'état sain les principes chymiques tels que sont les sels acides & alkalis qu'on peut tirer du sang par le secours du feu, n'ont aucun effet. Ils sont tellement enveloppés par l'eau qu'on ne peut les observer. Mais ce n'est pas la même chose dans l'état contre nature ; le seul mouvement musculaire trop fort, ou la chaleur trop considérable, causent une putréfaction subite dans le sang.

Ce

c'eſt ce qui arrive aux ſcorbutiques dont le ſang eſt très âcre, & prêt à ſe corrompre, & aux hydropiques dont l'eau eſt preſque d'une nature alkaline. Le mouvement du cœur eſt ſi fort, qu'il change totalement les humeurs parcequ'il leur arrive un frottement trop violent. Cette circulation trop vive change les ſels acides en ſels neutres. Par une ſuite de ce mouvement impétueux les élemens qui ſe frottent continuellement, ſont forcés de changer de nature. Le bois, les os, les métaux mêmes ſe trouvent tellement atténués avec le tems que, par des circulations réiterées, ils prennent la même nature que notre corps. Il n'eſt donc pas étonnant que l'analyſe Chymique reproduiſe tous ces corps.

N°. 7.

OBSERVATION sur le Conduit Cystique par Monsieur LUDWIG.

Leipsic 1758.

JE vis dans le cadavre d'une femme fort maigre, que la vesicule du fiel avoit au moins trois fois plus de volume que dans l'état naturel. Ses tuniques fort épaisses, blanches & dures, n'étoient pas teintes par la bile. Sa cavité renfermoit une grande quantité de petites pierres.

J'examinai toutes les autres parties du bas ventre, & je m'attachai principalement à celles qui servent à la chylification. Sans y remarquer absolument rien d'extraordinaire, je vis cependant quelques particularités dignes d'attention. La substance du foie n'étoit point altérée. Il y avoit à la partie concave de la rate deux tumeurs qui n'étoient pas assez dures pour gener les fonctions de ce viscere. J'ai remarqué souvent que la membrane de la rate étoit

dure en tout ou en partie, sans que cet état contre nature ait dérangé ses fonctions, & ait alteré sa substance. La communication de la rate avec le foie par le moyen des vaisseaux étoit libre : celle de la vesicule avec le duodenum, l'étoit aussi. L'air n'avoit point distendu les intestins grêles ; peut-être cela étoit-il causé par la diette trop rigoureuse que cette femme avoit observée pendant sa maladie. J'étois d'autant plus porté à le croire, que l'estomac, depuis sa partie moyenne jusqu'au pylore, n'avoit pas plus de largeur qu'un intestin grêle. Le colon étoit affaissé, & rempli de matieres fecales fort dures.

La vesicule du fiel avoit sa situation & ses adhérences ordinaires. Elle faisoit une telle saillie, qu'elle couvroit une partie du duodenum & une grande partie du colon. Ces intestins n'étoient point teints par la bile. Vers le col de la vesicule le conduit cystique étoit très dilaté. La bile qui transudoit dans cet endroit, avoit rendu jaune la partie du duodenum qui étoit la plus voisine.

Le duodenum qui ordinairemen test plus large que tous les autres intestins

grêles, étoit très gonflé par l'air, & avoit près de trois pouces de diametre. L'orifice du conduit cholidoque, ce qui n'arrive pas toujours, s'uniſſoit avec l'orifice du conduit pancreatique. Le canal cholidoque montant du duodenum vers la partie concave du foie, étoit fort large, & avoit un pouce & quelques lignes de diametre, de ſorte qu'on diſtingnoit les canaux cyſtique & hépatique.

Après avoir expoſé cet arrangement ſingulier, il me reſte à parler de la liaiſon qu'il y a entre les conduits biliaires. Quoique les obſervations que j'ai faites à cet égard, ne ſoient pas nouvelles, elles pourront cependant ſervir à expliquer le cas dont il s'agit. Les petits vaiſſeaux biliaires répandus dans le foie, & qui y ramaſſent la bile, après avoir formé des rameaux de différentes grandeurs, ſe raſſemblent pour former le conduit hépatique qui, en ſe courbant un peu, s'avance vers le duodenum. Ce canal, au milieu du chemin qu'il parcourt pour aller à cet inteſtin, reçoit lateralement un autre canal qui vient de la veſicule du fiel: c'eſt dans cet endroit que le conduit hépatique finit, & que commence le

canal cholidoque. Il paroit d'abord que cette inſertion laterale répond directement à la cavité du conduit hépatique, & que c'eſt là où commence le conduit cyſtique ; mais ſi on examine avec attention cet arrangement, on s'appercevra que le canal cyſtique ne s'inſere point par un angle droit, mais un peu lateralement, qu'il n'eſt uni que foiblement par un tiſſu cellulaire lâche qui n'a qu'une ou deux lignes de longueur, & que cette union devient peu-à-peu plus forte, parceque les fibres qui forment ces deux canaux s'entrelaſſent & ſe croiſent. On trouve dans ce conduit une cloiſon qui ſépare encore les deux conduits de la longueur de deux lignes, alors la cloiſon finit & le conduit commun commence. Il paroit par la ſtructure de ces parties qu'il n'eſt pas ſûr que le conduit cyſtique s'uniſſe au canal hépatique dans l'endroit où le canal cholidoque commence ; mais il paroit conſtant que l'union & la continuité de l'un & de l'autre conſtitue un ſeul & unique canal qui eſt le cholidoque.

Ce que je viens d'expoſer ſe trouve toujours dans l'état naturel ; mais dans le cadavre qui fait le ſujet de ces re-

marques, j'ai vu que le canal hépatique, dans l'endroit où il s'unit au cystique, ou plutôt dans l'endroit où le canal cystique paroit former le commencement du conduit hépatique & cholidoque, étoit fort large, qu'il avoit plus d'un pouce de diametre, & qu'il faisoit faire à la vesicule un détour assez grand. Les premieres divisions de ce conduit qui venoient du foie étoient également dilatées : dans l'état naturel ces divisions n'ont qu'une ou deux lignes de diametre, elles en avoient ici quatre & six. On y voyoit une grande quantité de bile qui n'étoit point liquide & jaune, comme elle se trouve ordinairement dans le conduit hépatique, mais épaisse, brune & fort amere, parcequ'elle avoit sejourné longtems. Le canal cholidoque avoit la même largeur que celle de l'extrêmité du canal hépatique. Cette grande dilatation du cholidoque auroit pu faire croire qu'il n'étoit qu'une continuation du canal hépatique, & que le cystique y étoit seulement inseré obliquement. Il paroit par l'arrangement de ces parties, que les conduits hépatique & cholidoque faisoient les fonctions de la vesicule du fiel, & qu'une grande quan-

tité de bile qui venoit du foie, s'étoit rassemblée dans cet endroit & y avoit demeuré.

Le conduit cystique, dans l'endroit où il se joint avec le cholidoque, avoit environ trois lignes de diametre. Cette extension considérable n'avoit point effacé totalement les valvules qu'on y remarque ordinairement. Cet endroit avoit presque la largeur d'un pouce : il étoit plein de petits calculs durs, fort serrés les uns contre les autres, & placés contre les valvules. Ces calculs rempliſſoient presque tout le canal cystique. La vesicule du fiel étoit très spatieuse, oblongue, fort étroite du côté de son col, & plus ample vers son fond : elle avoit au moins sept pouces de longueur & quatre à cinq pouces de diametre : elle étoit pleine de petites pierres, & on y trouvoit une liqueur qui ne ressembloit point à la bile.

Le changement qui étoit arrivé à la vesicule ne se bornoit pas seulement à son volume extraordinaire, sa substance étoit altérée, car ses membranes étoient dures & presque blanches. La structure de la vesicule est analogue à celle de tous les viscères membraneux : elle a une enveloppe extérieure four-

nie par le péritoine, & cette enveloppe l'unit au foie. On ne pouvoit distinguer les différentes membranes qui formoient cette partie : elle ressembloit à une poche uniquement membraneuse, composée de fibres tendineuses, blanchâtres qui s'entrelassoient, & dont on ne pouvoit appercevoir les différentes couches. Le rapprochement de ces parties avoit été encore considérablement augmenté par la dureté du tissu cellulaire. Sa surface extérieure étoit lisse, l'intérieure étoit garnie d'une très petite quantité d'humeur muqueuse. Il arrive assez souvent aux membranes qui souffrent des extensions graduées, que les sucs renfermés dans leur tissu cellulaire ne font plus qu'un même corps avec elles, & changent la nature de ces parties en un corps dur plus ou moins épais.

Il y avoit dans la vesicule environ deux onces de liqueur qui ressembloit à de la bile ; elle étoit ténue, sans odeur & presque sans amertume ; elle avoit un gout fade qui donnoit envie de vomir : cet effet est assez ordinaire aux liqueurs qui séjournent. Les pierres étoient entourées d'une mucosité épaisse. J'ai mis cette liqueur dans une

cuiller, & je l'expoſai au feu, elle s'eſt coagulée. Elle ſe délaya dans l'eau. Elle devint trouble en la melant avec l'huile de vitriol, elle ſe précipita enſuite, & elle reprit ſa fluidité. Son odeur étoit aſſez analogue à celle de l'acide du ſel. Je jettai deſſus de l'eſprit de ſel ammoniac préparé avec le ſel de tartre, elle ſurnagea, & après l'avoir un peu agité, elle ſe mêla avec cet eſprit ſans qu'il arrivât aucun changement. Elle devint trouble en jettant deſſus de l'eſprit de ſoufre & du vinaigre diſtillé. La même choſe arriva avec l'eſprit de ſel, de nitre & l'eau-forte. L'huile de tartre par défaillance la précipita au fond du vaſe, mais en l'agitant doucement, le melange ſe fit fort aiſément.

Plus de cent ſoixante calculs rempliſſoient la veſicule. Il y en avoit plus de vingt gros comme des pois, les autres reſſembloient à du chenevis. Ils avoient tous des figures irrégulieres. Les premieres couches intérieures de ces pierres étoient d'un jaune noir, & brillantes comme la réſine. Les ſecondes étoient d'un jaune fort pâle, enfin les couches extérieures étoient tout-à-fait brunes. Une mucoſité blanche

& épaiſſe enveloppoit ces calculs. Ceux que je ne lavai point & que je fis ſecher, reſterent blancs ; ceux que je trempai dans l'eau, reſterent bruns.

La femme qui fait le ſujet de ces obſervations avoit été fort pauvre. Son mari & elle avoient eu en même-tems une fievre maligne, & ils furent obligés de coucher dans le même lit tant que dura cette maladie. On ne put leur donner tous les ſoins qu'exigeoit un mal ſi important. J'ai ſu de ſes parens qu'elle ſe plaignoit ſouvent d'une douleur ſi violente aux hypocondres, qu'elle tomboit en ſyncope, & qu'elle étoit ſujette aux mouvemens convulſifs. Elle étoit quelquefois huit jours ſans aller à la garderobe. L'examen du cadavre doit faire connoître le principe de tous les accidens qui ont tourmenté cette femme.

Les obſervations que j'ai faites ſur ce cadavre me feroient croire avec quelques Phyſiologiſtes que la bile ne parcourt pas les routes qu'on lui donne ordinairement, & qu'il eſt très probable qu'elle retourne du conduit hépatique par le canal cyſtique à la veſicule ; c'eſt pourquoi j'ai cru qu'il étoit néceſſaire d'examiner la véritable route de la bile.

On a beaucoup disputé sur l'existence des conduits hépatico-cystiques, & nous n'avons pas eu encore une démonstration assez certaine de cette existence. Nous savons seulement que l'assemblage des ramifications du canal hépatique, lorsqu'il approche de la vesicule, se glisse sous cette partie, mais qu'il n'y entre point. Cela se remarque aisément si on souffle le tissu cellulaire qui est entre le foie & la vesicule; car on ne remarque aucun petit point jaune qui puisse faire croire qu'il y a des vaisseaux biliaires qui pénetrent dans la vesicule. *Westphal* qui a fait des recherches à ce sujet, nous avertit que cette expérience ne réussit que dans les jeunes sujets, lorsque le foie a encore de la molleſſe, mais qu'on ne peut l'exécuter dans les adultes & les vieillards. Si ces conduits se trouvoient dans tous les cadavres, je les aurois apperçus dans la femme qui fait le sujet de cette observation aussi aisément que j'ai vu les grandes ramifications du conduit hépatique remplis de bile. Si ces conduits existoient, certainement la bile auroit pu entrer dans la vesicule du fiel, quoique le conduit cystique eût été bouché. On dira peut-être que la trop gran-

de extenſion de la veſicule avoit fermé ce paſſage, cependant comme cet accident n'étoit pas arrivé tout-à-coup, j'aurois ſurement trouvé les veſtiges de ces conduits extraordinairement dilatés.

Voici un autre ſentiment. La ſubſtance intérieure & glanduleuſe de la veſicule du fiel, peut permettre la tranſudation de la bile cyſtique. Par l'organiſation naturelle de la veſicule, il paroit conſtant qu'il n'y a dans cette cavité d'autres ſources que celles qui fourniſſent une ſeroſité onctueuſe, ou une mucoſité un peu épaiſſe, c'eſt-à-dire qu'il ne s'y trouve que les embouchures des vaiſſeaux exhalans & des glandes folliculeuſes. Or dans le cadavre que j'ai examiné, le liquide qui avoit tranſudé des parois de la veſicule, n'étoit point une véritable bile; c'étoit une liqueur d'une toute autre nature : elle tiroit à la vérité ſur la couleur jaune, mais elle n'avoit preſque point d'amertume : elle étoit du caractere des humeurs viſqueuſes & ſereuſes qui n'ont point de putridité, mais qui ont une ſaveur nauſeabonde, parcequ'elles ont ſéjourné. Quoique l'intérieur & l'extérieur des calculs fût

brun, cependant la plus grande partie des couches ne ressembloit pas à celles des calculs qu'on trouve ordinairement dans la vesicule. Celles-ci ont une couleur jaune, celles-là étoient d'un jaune pâle & presque blanches.

Après avoir réfuté les différens sentimens sur l'origine de la bile cystique, je vais exposer le mien. La bile portée du conduit hépatique au canal cholidoque, rentre dans le canal cystique quand l'orifice du canal cholidoque qui s'ouvre dans le duodenum ne laisse rien passer, ou n'en laisse entrer qu'une très petite quantité. Cela est prouvé par l'examen du cadavre de cette femme. Il est constant qu'avant sa maladie la bile passoit librement dans la vesicule; mais lorsque les pierres se sont formées, & qu'elles ont augmenté chaque jour par l'apposition de nouvelles couches, la route de la bile a été dérangée, parceque ces calculs bouchoient le canal cystique, & que la bile qui devoit passer par le canal cystique, a dû s'amasser dans une partie des canaux hépatique & cholidoque. La vesicule n'est point restée vuide, & ne s'est pas retrécie, parcequ'une autre liqueur qui la rempliſſoit a entretenu l'écarte-

ment des ſes parois, & lui a fait prendre le volume conſidérable dont j'ai parlé.

N. 8.

L'ELECTRICITE' employée pour guerir le Rhumatiſme par M. DE SAUVAGES *Profeſſeur en Medecine à Montpellier.*

Actes d'Upſal, 1750.

ON s'eſt ſervi depuis quelques années à Paris de l'Electricité pour guerir différentes maladies, mais ce remede n'a pas procuré tout l'effet qu'on en attendoit. *M. Dopelmayer* Profeſſeur de Nuremberg, en ſe faiſant électriſer eut une attaque d'apoplexie, qui peut-être ne provenoit point de l'Electricité. Depuis ce malheur les Partiſans de l'Electricité n'ont pas oſé l'employer ſur les hommes : elle a été funeſte à des oiſeaux, à plus forte raiſon devoit-on craindre ſes effets ſur le corps humain. Le danger qu'avoit couru *M. Muſchenbroeck* & l'expérience, ſembloient démontrer qu'elle ne pouvoit être que funeſte.

Au commencement de 1748 *M. Jallabert Professeur de Mathematique à Geneve*, me manda qu'il avoit commencé à électriser un Paralytique, & que ce malade en avoit retiré beaucoup de soulagement. C'est ce qui m'a déterminé à électriser trois Paralytiques. Le premier âgé de dix-huit ans étoit Hémiplegique dès sa plus tendre enfance, & n'avoit jamais pu se servir de sa main droite. Il est actuellement cordonnier. Le second âgé de seize ans avoit le même mal dès le berceau, il est aujourd'hui tourneur. Le troisieme étoit un homme de quarante ans. J'en ai électrisé plusieurs autres dont je ne parlerai point dans ce mémoire, parceque le détail de leurs maladies & l'effet du remede ont été publiés dans un ouvrage particulier & dans les Journaux.

C'est assez la coutume parmi le Peuple que, quand une fois un remede a réussi dans une certaine maladie, on s'imagine qu'il peut réussir de même dans toutes les autres. Outre ces Paralytiques, il s'est trouvé d'autres personnes qui avoient fait infructueusement usage des remedes connus contre les douleurs arthritiques, rhumatisan-

tes & la goutte ſciatique, & qui ont voulu eſſayer ſi l'Electricité ne leur donneroit pas quelque ſoulagement. J'ai été excité à employer ce moyen de gueriſon par M. *le Nain Intendant du Languedoc*, qui a ſuivi avec toute l'attention dont il étoit capable les différentes cures que j'ai faites, & qui a envoyé à *M. le Chancelier* l'hiſtoire de toutes les gueriſons operées par ce ſecours.

Je me ſers de la Machine Electrique ordinaire, c'eſt-à dire, du globe, ou du cylindre de verre de ſix à ſept pouces de diametre qui ſe tourne ſur ſes pôles. Il n'étoit point garni intérieurement de réſine. Je le frotte avec la main ſeche, ou avec un couſſinet de peau ſur lequel je répans de tems en tems de la craie pulveriſée. Le malade tient un fil de fer par un bout, & l'autre bout touche au globe. Il eſt placé ſur des gateaux de réſine, ou ſur des cordons de ſoie. Toutes les fois que le tems eſt beau, je donne l'Electricité pendant un quart d'heure & rarement pendant une demi-heure. Ceux qui ſont affoiblis ou par la fievre ou par quelqu'autre maladie, & qui par conſéquent, ſont plus diſpoſés à la ſueur,

ne ſont électriſés que pendant quelques minutes. Il m'a toujours paru abſolument néceſſaire d'approcher ſouvent le conducteur des vertebres du col, afin que les étincelles qui ſortoient de ces parties, communiquaſſent plus abondamment le fluide électrique à la moëlle allongée. Cette voie m'a paru beaucoup plus ſure que de tirer des étincelles des parties affectées, qui, ſi la douleur eſt violente, reçoivent une commotion trop vive, qui produit des taches rouges qui cauſent de la démangeaiſon & qui deviennent ſouvent fort ſenſibles.

Si dans une bouteille de verre à moitié pleine d'eau, on y met du mercure avec de la limaille de fer, ſi on paſſe un fil de fer au travers du bouchon, & ſi la bouteille étant attachée à une verge électrique, le malade la tient dans une main, & que de l'autre il tire de tems en tems des étincelles de la verge de fer, il eſt conſtant que les commotions ſe feront par degrés; nous les donnons cinq ou ſix fois par jour legerement aux perſonnes délicates. Quand elles ſont plus fortes, on plonge la bouteille dans l'eau bouillante, & on donne une commotion plus vive ſans craindre aucun accident facheux.

Lacrolle joueur de violon, ſeptuagenaire, étoit tombé d'une échelle & ſouffroit des douleurs au bras depuis quatre ans. Ces douleurs augmentoient toutes les fois que ce malade remuoit le bras, & que cette partie étoit comprimée. Il ſe trouva dans un ſi mauvais état l'année derniere, qu'il ne put pendant neuf mois écrire, mettre ſon habit, & exercer ſon métier. Le bras étoit devenu immobile & fort douloureux. On ſe ſervit envain de toutes ſortes de remedes pour ſoulager ce malade. On employa les eaux de *Balaruc* & les bains faits avec l'eau dans laquelle on lave la cire. Il eut recours à l'Electricité qui fut aſſez long-tems ſans produire aucun effet; à la vingtiéme électriſation le malade commença à remuer un peu le bras : inſenſiblement il l'éleva à la hauteur de la mammelle. Enfin il put prendre ſon archet. La douleur perſévera encore quelque tems, enſuite elle devint plus ſupportable, le mouvement fut plus aiſé, de ſorte qu'il fût en état de jouer du violon. La douleur ſe diſſipa totalement, il pouvoit faire faire à ſon bras tous les mouvemens dont il eſt ſuſceptible. Il continue à jouir de la

meilleure ſanté. Quand le tems change, quelques douleurs ſe font encore ſentir, mais en ſe faiſant électriſer une ſeule fois, il en eſt délivré.

Maillé maitre à Danſer, âgé de ſoixante-cinq ans, étoit attaqué depuis pluſieurs années d'un Rhumatiſme; ce mal l'obligeoit ſouvent à garder le lit. Ses douleurs ſe faiſoient ſentir aux épaules, au dos, aux lombes, elles étoient ſi cruelles qu'il ne pouvoit pas ſe tenir couché ſur le côté gauche: il avoit de plus le corps ſi courbé qu'il étoit prêt à abandonner ſon métier. Il reçu l'Electricité depuis le commencement du mois d'Octobre 1749 juſques vers les premiers jours du mois de Novembre. Ce remede lui procura un ſoulagement ſi notable, qu'il a joui depuis de la meilleure ſanté, & qu'il continue à montrer à danſer.

Suſanne Arcaiſſa âgée de trente-cinq ans avoit un Rhumatiſme à la cuiſſe droite, au bras & au côté gauche. Ce mal étoit accompagné de la fievre. Les redoublemens arrivoient toutes les nuits, & s'appaiſoient le matin par la ſueur. Cette malade avoit la bouche amere, des envies de vomir, le viſage pâle. Elle fut ſaignée & purgée ſans

recevoir aucun ſoulagement. Fatiguée de cet état, elle ſe fit tranſporter chez moi, elle y fut électriſée avec tant de ſuccès, que dans l'eſpace de quatre jours ſes forces revinrent, les douleurs, la fievre & tous les autres accidens ſe paſſerent; depuis deux mois elle continue à ſe bien porter, & regarde l'Electricité comme le remede le plus utile & le plus ſalutaire.

Mounes quadragenaire, d'ailleurs ſe portant aſſez bien, avoit depuis quatorze ans une ſciatique très douloureuſe, il fut électriſé quatre fois, & depuis trois mois il eſt tout-à-fait délivré de ce mal.

M^de *le Nain* femme de l'Intendant de Languedoc âgée de trente-cinq ans, avoit depuis quelques jours des douleurs aux lombes & aux cuiſſes, elle fut électriſée deux fois: ce remede accelera ſes regles, & la gueriſon fut parfaite.

Duris ſoldat âgé de vingt-trois ans, avoit depuis un an un Rhumatiſme univerſel. Il étoit maigre & extenué. Il prit les Eaux de *Balaruc* & *de la Malou*, il fut ſaigné & eut des frictions mercurielles pendant un mois ſans recevoir aucun ſoulagement. On l'appor-

ta chez moi sur un brancard. A peine pouvoit-il se soutenir pendant dix minutes. Les doigts de sa main droite étoient contractés, les pieds avoient perdu leur mouvement, il n'avoit point de sommeil, ou s'il en avoit, il étoit mauvais & inquiet. Il fut électrisé le 25 Février 1750, aussitôt les douleurs cesserent. Il survint une sueur legere & le sommeil de la nuit fut plus tranquille, il eut ensuite une sueur épaisse & gluante. Le 26 il put se tenir debout, & il fut électrisé : la sueur continua, les doigts s'alongerent, il parla plus aisément, le mouvement des pieds se fit plus facilement, il leva le bras gauche à la hauteur de la tête, il put se lever & s'asseoir sans le secours de personne. Le 27 il fit un quart de lieue pour venir chez moi. Le Peuple étoit dans l'étonnement. Le 10 du mois de Mars comme il marchoit seul on le poussa & il tomba. Quelques jours après il partit pour aller dans une autre Ville où étoit son regiment en garnison.

Marguerite Dupin sexagenaire avoit depuis un an un Rhumatisme qui occupoit le bras & la cuisse gauche. Elle avoit de plus une douleur si vive à la region lombaire, qu'elle tomboit sou-

vent en foibleſſe. Elle avoit un engourdiſſement continuel dans les doigts de la main gauche ; il lui ſembloit, diſoit-elle, que ces parties étoient contuſes & écraſées. Je lui fis quitter le lait dont elle ſe ſervoit depuis longtems. Je commençai à lui donner l'Electricité le 20 Février. Le 5 Mars les douleurs des lombes étoient totalement diſſipées, celles de la cuiſſe & du bras étoient fort diminuées, l'engourdiſſement des doigts qui furent auſſi électriſés, ſe paſſerent peu à peu & le ſommeil revint.

M. Romieu vint chez moi le 24 Mars 1750. Depuis huit jours il avoit un Rhumatiſme très douloureux ; il en avoit déja été attaqué dix ans auparavant. Cet homme n'avoit pas encore quarante ans. Les doigts des deux mains étoient roides, il y avoit déja des tumeurs comme celles qui arrivent aux Goutteux, & ils étoient recourbés. Il n'étoit pas poſſible de les rapprocher les uns des autres. Ce malade fut électriſé. Il fut dans la plus grande joie quand il vit que ſes doigts devenoient plus flexibles & ſe ployoient quand il vouloit. Le lendemain il fut encore électriſé & ſe trouva mieux.

Gregoire Savetier étoit ſujet à s'enyvrer. Il avoit depuis quelques mois une douleur qui occupoit tout le côté gauche. Cinq ſaignées la calmerent. Le ſang avoit une croute blanche comme cela eſt ordinaire dans le Rhumatiſme. Cet homme venoit me voir très rarement. Le 24 Mars il eut au côté malade une ſenſation pareille à celle que pourroient produire un grand nombre de fourmis qui ſe promeneroient ſur quelque partie. Il reçut l'Electricité avec M. de Romieu, & ſur-le-champ cette ſenſation déſagréable ceſſa, enfin il fut parfaitement gueri.

Je pourrois rapporter pluſieurs autres faits qui prouvent que l'Electricité a gueri des douleurs de Rhumatiſmes. Dans les Villes voiſines quelques Medecins ont fait des machines Electriques, & ont employé ce remede pour une infinité de maladies avec beaucoup de ſuccès. M. *Deide* Conſeiller de la Chambre des Comptes de Montpellier a vu la plupart des cures qui ont été faites.

Il faut obſerver 1°. que pluſieurs des malades qui ont reſſenti les premiers effets de l'Electricité, ont eu pendant la nuit des titillations dans les mem-

bres, & quelque choſe de ſemblable aux douleurs que produiſent les piquures, comme l'a éprouvé *Marguerite Dupin*: 2°. que les uns ont eu auſſi pendant la nuit des ſoubreſaults dans les membres, comme l'a déclaré le Soldat *Duris*. 3°. que d'autres ont eu des ſueurs viſqueuſes, & que ces ſueurs étoient fort abondantes dans les ſujets maigres & exténués, comme je l'ai remarqué dans le même Soldat, & dans un Paralytique menacé de phtiſie, enfin que ces ſueurs arrivoient la nuit, ou dans le tems qu'on donnoit l'Electricité : 4°. que les parties Rhumatiſantes, contractées, paralytiques, privées de mouvement depuis pluſieurs années, ont acquis pendant le ſommeil de la nuit de la flexibilité & du mouvement, qu'elles ſe ſont allongées, quoique le lendemain elles étoient redevenues immobiles. 5°. J'ai vu deux hommes qui avoient un Rhumatiſme qui occupoit tout un des côtés du corps, comme auroit pu faire une Hemiplegie. L'un d'eux avoit des douleurs accompagnées de ſenſations comme les fourmis en cauſent en courant ſur la peau, comme dans le cas de *Gregoire ;* c'eſt ce qui me fait croire que le ſiege du Rhumatiſme eſt le même

me que celui de la Paralysie, & qu'on peut guerir ces deux maladies de la même maniere. 6°. on remarquera que l'Electricité est un puissant diaphoretique, qu'il fait suer les convalescens, & que si on l'applique sur les parotides & sur la langue, il procure la salivation, comme je l'ai vu en différens cas. 7°. Il n'y a point de remede préférable à l'Electricité pour rétablir la vue que diverses causes affectent. On en trouve des exemples dans la dissertation que j'ai publiée sur l'hemiplegie. Quand on l'applique sur les parties voisines de l'œil, les larmes coulent avec abondance. M. *Verati* Medecin de Bologne a gueri l'ophthalmie par le moyen de l'Electricité. *M. Jallabert* l'a employée sur des sourds, je n'ai pu savoir si elle avoit produit de bons effets; mais *M. Verati* a gueri une personne qui avoit l'ouie un peu dure. 8°. Je n'ai pas observé si, en tenant de la scammonée dans la main en même-tems qu'on reçoit l'Electricité, on étoit purgé. J'ai fait une fois cette expérience; la nuit suivante la personne sur laquelle je l'avois faite fut abondament à la garderobe, & eut des borborygmes; mais on ne peut pas absolument attribuer

cette évacuation à la ſcammonée, puiſque *M. Jallabert* a remarqué que la commotion électrique eſt capable de produire des évacuations. 9°. L'Electricité a fait venir les regles, comme je l'ai déja dit. Elle n'a pas procuré le même effet à *Suſanne Arcaiſſe* & à pluſieurs autres. 10°. Je puis aſſurer que l'Electricité donnée fort ſouvent, & même adminiſtrée ſans beaucoup de précautions, n'a jamais fait de mal à aucun Paralytique, ni à aucun Rhumatiſant: elle n'a produit de mauvais effets qu'à un Phtiſique. C'eſt donc mal à propos que M^rs. *Nollet*, *Morin* & beaucoup d'autres ont regardé ce remede comme capable de faire beaucoup de mal.

N°. 9.

OBSERVATION ſur un Abcès de l'Eſtomac par Monſieur LAYARD.

Tranſ. Philoſoph. an. 1751.

UNE Demoiſelle âgée de dix-ſept ans eut des ſueurs fort abondantes, à la fin du mois de Novembre de l'année 1745. Lorſque ces ſueurs furent entie-

rement passées, les regles se supprimerent, la malade eut beaucoup de peine à respirer, une toux seche, & une douleur aigüe à l'hypocondre gauche. Au mois de Février de l'année suivante on la conduisit à *Londres*. Je fus prié de voir cette jeune malade. Je trouvai une tumeur large placée dans l'hypocondre gauche & qui faisoit une assez grande proéminence. Elle s'étendoit du côté droit. La region épigastrique étoit tumefiée, & la malade avoit dans cet endroit une douleur fixe & aigüe. Les muscles du larinx & du pharinx avoient plus de volume qu'ils ne doivent en avoir naturellement ; les glandes du col étoient dures, le pouls étoit vif & fréquent. La malade étoit tourmentée de la soif, elle avoit une toux fréquente, elle étoit enrouée. La respiration n'étoit pas facile, les borborygmes, les rots, les hocquets la tourmentoient beaucoup. L'œsophage étoit tellement resserré, qu'elle rejettoit tous les alimens, & cette espece de vomissement n'arrivoit point sans qu'elle n'eût des douleurs cruelles. J'abandonnai presque à la nature la guerison de cette maladie ; cependant je faisois prendre à la malade

tous les trois jours des lavemens purgatifs, & deux fois par jour des lavemens nourrissans faits avec le bouillon de mouton. Je la soutins par ce moyen depuis le 17 de Février, jusqu'au troisieme jour de Mars. J'eus soin de faire mettre une emplâtre carminative sur la tumeur. Le 17 du même mois voyant que la malade avoit le pouls intermittent, je lui fis prendre deux lavemens avec la décoction de Quinquina. Deux heures après elle en prit un autre. Aussitôt elle eut une douleur si vive à l'estomac, qu'elle tomba en syncope. Elle resta un quart d'heure dans cet état. Ensuite elle cria beaucoup, & vomit presque deux livres de sang coagulé mêlé de pus. Elle rendit par les selles une grande quantité de matiere purulente avec quelques morceaux de membranes. Ces dejections purulentes, en diminuant insensiblement, durerent jusqu'au 23 Avril. L'estomac reprit alors ses fonctions, les regles reparurent, & par l'usage des remedes stomachiques & des eaux minerales, cette Demoiselle fut parfaitement guerie. Il est étonnant que l'inflammation de l'estomac n'ait point dégénéré en gangrene, ce qui est assez ordinaire dans ces sortes

de cas, & que pendant trois mois les lavemens nourrissans aient suffi pour faire vivre la malade.

N°. 10.

MEMOIRE sur la Mole par M. ROEDERER.

Acad. des Sc. de Gottingen. Tom. 1.

EN parlant de la Mole, je ne fais que répéter ce qui a été dit si souvent. Je n'expose point un sentiment nouveau, mais celui que les plus anciens Medecins ont adopté. Je ne crois pas que cette matiere soit épuisée, quoiqu'elle soit connue depuis long-tems. Je vais rapporter des observations propres à éclaircir l'objet dont il s'agit. Elles pourront répandre plus de lumieres sur cette espece de substance.

On sait que la doctrine qui a été établie sur la nature des Moles, est fort confuse & indéterminée. Les Auteurs different même entre eux à l'égard de la définition de la Mole. Les premiers Maîtres de l'Art définissent la Mole de

deux manieres. *Hippocrate lib. 1. de morb. mul. p. 618. l. 43. lib. de ſteril. p. 684. l. 8. edit. Foeſian. Ariſtote lib. 4. de gener. animal. c. 7. Galien. lib. 14. de uſ. part. c. 7. Actuarius l. 1. meth. c. 22. Avicenne l. 3. fen. 21. tr. 2. c. 18.* diſent que la Mole eſt un morceau de chair produit par la conception. *Aetius tetrab. 4. ſerm. 4. c. 80. & Paul d'Ægine l. 3. c. 69.* l'appellent une affection de la matrice, qui a preſque la nature du ſquirrhe. Les uns & les autres parlent vrai, mais ils décrivent des maladies différentes. Il ſe forme dans la ſubſtance de la matrice diverſes tumeurs ſquirrheuſes, carcinomateuſes, polypeuſes, il ſe forme auſſi des morceaux de chair qui ſont le produit de la conception. Je ne parlerai point ici des tumeurs qui ſe forment dans la matrice, parcequ'on ne doit point les confondre avec les Moles.

La Mole eſt une maſſe charnue qui ſe ſépare ſpontanément de la matrice & qui tombe de ce viſcere. Les tumeurs dont je viens de parler ne peuvent être ſéparées de la matrice, que par des procedés chirurgicaux. Il s'agit d'examiner quelle eſt l'origine de la Mole, & ce qui la produit.

Les plus anciens Auteurs attribuoient le premier principe de la Mole à une semence qui n'avoit pas de bonnes qualités, & ils la regardoient comme les suites de la conception. Ceux des siecles suivans qui ne s'écartoient point des sentimens de leurs premiers maitres, ont accommodé cette théorie aux hypotheses trop générales qu'ils avoient établies sur la conception. Cette troupe de copistes a embrassé ce sentiment avec tant d'empressement, & l'a tellement défiguré, qu'elle s'est attirée le mépris des Médecins éclairés & intelligens. *Kerkringius spicil. anat. obs. 38. Ruysch obs. 58. Denis Verhandeling. c. 8.* ont rejetté entierement le sentiment qu'on avoit eu sur la conception imparfaite, & ont dit que la Mole étoit un placenta pressé par la contraction de la matrice, parceque l'embryon étoit sorti de ce viscere depuis quelque tems. Je ne crois pas que cette hypothese établisse bien exactement la nature de la Mole; car l'embryon de la Mole ne différeroit donc du véritable embryon, que parcequ'il seroit tombé sans que la mere s'en fut apperçue, & que cette Mole qui tomberoit quelque tems après, ne seroit que le placen-

ta de l'embryon. Je ferai voir que l'embryon de la Mole différe beaucoup du véritable embryon, & qu'il sort en même tems que son placenta. On ne peut s'en assurer qu'en y faisant l'attention la plus exacte. Afin qu'on puisse mieux comprendre ce que je veux dire, il faut expliquer cette hypothese.

Je suppose qu'on sait par l'histoire de la génération que l'œuf formé de trois membranes, renferme l'embryon au milieu d'une liqueur. Je pense qu'on sait aussi que dans le commencement, on ne peut distinguer aucune trace de placenta, mais seulement de petits fils cotoneux rassemblés en floccons qui entourent tout l'œuf, & qui insensiblement s'unissent pour former un corps particulier qui est le placenta, dont le volume s'augmente en proportion de l'embryon, qui est d'autant plus grand que l'accouchement est plus prochain. Voilà l'ordre de la génération.

Supposons encore que la proportion de cet accroissement ne soit pas juste, de maniere que la proportion de l'embryon à cette partie vasculeuse de l'œuf, diminue en raison de l'éloignement du tems de la conception. Supposons enfin que cette même partie

vaſculeuſe de l'œuf devienne en croiſſant un corps informe, & que l'œuf tombe tout entier de la matrice, je dis que cet œuf informe conſtituera la véritable Mole conjointement avec ſon embryon. Ce que j'entreprens de prouver eſt fait principalement pour rectifier les idées imparfaites que les Anciens avoient ſur la conception. Je prouverai de deux manieres mon ſentiment. Je rapporterai d'abord pour exemple deux obſervations qui feront voir que les phenomenes qui ont été obſervés, s'accordent parfaitement avec ce que les Anciens ont dit : enſuite je parlerai de quelques remarques que j'ai faites, & d'un cas auſſi rare que ſingulier.

Denys rapporte une obſervation digne d'attention. Il a tiré de la matrice une maſſe groſſe comme la moitié du poing, d'une figure ovale, d'une ſubſtance épaiſſe & fibreuſe qui à ſa pointe renfermoit un œuf. Cet œuf étoit tranſparent dans ſa partie inférieure. Le reſte étoit environné de la maſſe fibreuſe. Il renfermoit deux cuillerées de liqueur ſemblable à celle du péricarde. L'embryon nageoit dans cette liqueur, il étoit de la longueur de deux phalanges. On pouvoit diſtinguer

avec assez de peine les membres ; mais on voyoit la tête qui avoit un assez gros volume. Il étoit joint à la masse charnue par le cordon qui étoit aussi long que l'embryon. On ne distinguoit aucun vaisseau dans le cordon.

Voilà une véritable Mole, & le rapport trop grand de la partie cotoneuse & vasculeuse de l'œuf, eu égard à l'embryon. Cette Mole avoit une figure irréguliere. L'embryon n'avoit pu croître, parceque sans doute les vaisseaux du cordon ombilical étoient obstrués. *Denys* plus excellent observateur que bon théoricien, pense que cette masse charnue est un placenta resté dans la matrice depuis le dernier accouchement, & qui a enveloppé un œuf ; mais son sentiment n'a point de solidité ; car comment l'embryon auroit-il pu croître jusqu'au volume qu'il avoit acquis, si l'œuf n'eut pas contracté des adhérences avec la matrice ? On ne put trouver aucune différence entre le placenta de l'embryon, & le placenta qu'il prétendoit être resté dans la matrice après l'accouchement.

Kerkring. spicil. anat. obs. 95. donne la description & la figure d'une Mole

pareille. Une femme groſſe de quatre mois rendit une maſſe épaiſſe, au milieu de laquelle il y avoit un embryon qui paroiſſoit avoir un mois. Voilà encore une fois cette trop grande proportion de la partie cotoneuſe de l'œuf à l'embryon, & la difformité dont j'ai parlé.

Je pourrois rapporter un plus grand nombre d'obſervations, mais je n'ai voulu faire mention que de celles qu'on vient de lire, parcequ'elles ſont fort exactes & qu'elles s'accordent parfaitement avec notre ſujet. Nous ne pouvons faire uſage de tous ces cas, car ils annoncent tous des Moles, mais ce ſont plutôt de véritables avortemens. On ne doit mettre au rang des Moles que ces maſſes charnues qui renferment au milieu de leur ſubſtance une liqueur gélatineuſe, dans laquelle on trouve un corps d'un très petit volume qui repréſente aſſez un embryon. Les obſervations ſuivantes peuvent être miſes dans cette claſſe.

Une femme de trente ans qui avoit eu trois enfans, eut tous les ſymptomes propres à faire juger qu'elle portoit une Mole; elle en rendit effectivement une après avoir été trois mois ſans être re-

glée. Cette Mole reſſembloit au premier aſpect à un gros caillot de ſang ; ſa figure inégale approchoit cependant de l'elliptique, elle étoit longue de quatre pouces. Après avoir délayé dans l'eau cette grande maſſe ſanguine, il n'en reſta qu'un corps fibreux, où on pouvoit remarquer de diſtance en diſtance de véritables vaiſſeaux. Dans le milieu de cette maſſe il y avoit une cavité remplie d'une liqueur jaune & trouble, & dans ce liquide on trouvoit un petit corps oblong dont on pouvoit à peine diſtinguer les différentes parties avec le microſcope. Ce corps avoit trois lignes de longueur, il étoit ſi applati vers ſa partie ſupérieure, qu'il ſembloit être diviſé en deux portions. On remarquoit dans l'inférieure qui étoit la plus grande, une eſpece de petite ligne qui tenoit par une de ſes extrêmités à la paroi de la cavité, & par l'autre au petit embryon. La paroi intérieure de cette cavité étoit tout-à fait liſſe.

Je conſerve une autre Mole dont voici l'hiſtoire. Une femme devint groſſe pour la premiere fois. Dès le premier mois de ſa groſſeſſe, elle eut tous les accidens qui annoncent la Mole,

c'est à-dire, la tuméfaction trop considérable & trop prompte du ventre & des mammelles. Quatre semaines après être devenue grosse, elle accoucha d'une masse sanguine & fibreuse, épaisse, longue d'un demi doigt, & où on ne trouvoit qu'une très petite cavité. Ce vuide formé par des fibres dures & épaisses, & qui avoit presque deux lignes de longueur, renfermoit un petit corps menu, qui avoit quatre lignes de longueur & une de diametre. A sa partie supérieure on trouvoit une vessie applatie. Quoique la forme des parties eût été défigurée quand cette masse est sortie, on peut cependant conjecturer que ce petit corps étoit un embryon, & la masse une Mole : on peut, dis-je, le conjecturer en partie par rapport aux symptomes qui ont précédé, en partie aussi à cause du volume trop considérable de la masse, de la petite cavité, & du petit corps qu'elle renfermoit.

Je crois avoir suffisamment établi mon sentiment par ce qu'on vient de lire. Il me reste à présent à lever tous les doutes qu'il pourroit y avoir à cet égard. On ne peut pas examiner comme il faut la plupart des Moles, parceque quand

la masse sort de la matrice, l'embryon qui est très petit, sort en même tems que le sang, & que la cavité qui le renferme se déchire, où qu'il est tellement défiguré par la pression qu'il a soufferte, qu'on ne peut distinguer aucune de ses parties. Je pourrois prouver aisément par des observations ce que je viens de dire. J'ai rapporté plus haut deux exemples d'embryons qui avoient souffert des compressions. La plupart des Moles, peut-être toutes celles dans lesquelles on ne trouve aucun embryon, doivent être mises dans la classe de celles dont les embryons ont été perdus en sortant de la matrice, & qui sont les placenta qu'ont laissés après eux des embryons avancés, & même des fœtus bien formés; mais ces changemens n'ont plus lieu lorsqu'on ouvre un animal, car la Mole qui est dans la matrice paroit sensiblement Je vais donner la description d'une Mole de cette nature que j'ai observé dans une chienne pleine, & de l'œuf qui étoit parfaitement formé.

La corne droite de la matrice contenoit trois œufs. Il y en avoit cinq dans la gauche. Deux de ceux de la corne droite qui étoient les plus près

du vagin, avoient la forme naturelle, le dernier étoit défiguré. Le premier qui se trouvoit à la sortie du vagin dans la corne gauche étoit difforme, les autres avoient la forme naturelle. Cet œuf d'une figure oblongue, étoit beaucoup plus long quand il fut sorti de la matrice, que quand il étoit resserré dans ce viscere. Il étoit flottant dans la matrice par ses extrêmités, & il y tenoit par le milieu. Je l'ai séparé en trois parties presque égales, les deux extrêmités étoient transparentes, le placenta occupoit la partie moyenne & entouroit l'œuf dans cet endroit.

Le placenta avoit deux substances : l'une qu'on peut appeller *la substance medullaire* étoit très adhérente à la matrice & avoit une couleur cendrée ; l'autre que j'appelle *la substance corticale* étoit attaché à l'œuf, & continue à la derniere tunique de l'œuf, c'est-à-dire, à la tunique muqueuse. Elle étoit brune du côté de *la substance corticale*, & d'un rouge pâle du côté de l'œuf. Dans l'endroit où la *substance medullaire* étoit adhérente à la matrice, il y avoit un rebord qui, quand tout étoit encore renfermé dans la matrice & lorsque le placenta étoit comprimé, étoit ap-

pliqué sur la substance de l'*uterus*. Mais aussitôt que l'œuf fût séparé de la matrice, ce rebord pouvoit s'élever perpendiculairement à la matrice, & faire voir qu'il avoit l'épaisseur de la *substance medullaire*. Ces deux substances étoient très superficiellement jointes l'une avec l'autre. Cette union se faisoit par des éminences & des cavités qui se répondoient, & qui représentoient des rayons d'abeilles. Une autre substance d'un verd brun embrassoit partout les rebords de *la substance corticale*, elle étoit proéminente du côté de l'œuf, & on y distinguoit de petits trous. Dans sa partie postérieure elle étoit attachée à la *substance medullaire*, & on la voyoit des deux côtés au milieu de la *substance corticale*. Chacun de ces petits corps devint jaune par la macération, & se changea en une substance cotoneuse comme la rate humaine. Toutes les fois qu'on sépare la matrice d'un œuf déposé depuis peu de tems, il sort de cette substance une liqueur sereuse, d'un jaune tirant sur le verd, épaisse, trouble & semblable à une teinture jaune. Cette substance verte est-elle fournie par les glandes ?

L'œuf entier étoit rempli d'une li-

queur claire. Dans son milieu il y avoit une vessie fort transparente qui renfermoit l'embryon. Il y avoit outre cela une membrane fort longue & très fournie de vaisseaux : les membranes de l'œuf pouvoient aisément se séparer. Je pourrois encore ajouter d'autres remarques à ce sujet, mais je les réserve pour un autre mémoire. Je vais décrire à présent ce que j'ai observé dans l'œuf défiguré qui se trouvoit dans le côté droit.

La cellule qui renfermoit l'œuf étoit plus petite que toutes les autres. Le placenta entouroit l'œuf comme une espece de zone, ce qui est ordinaire à tous les autres œufs; mais sa largeur n'égaloit que la moitié de celle des placenta ordinaires. On distinguoit *les substances corticales & medullaires.* La derniere étoit beaucoup plus compacte, & sa substance étoit la même que celle des autres œufs, sa couleur étoit d'un beau rouge, & elle avoit le double d'épaisseur des autres Le bord de cette substance se faisoit appercevoir bien aisément par sa couleur rouge, vu la grande quantité de vaisseaux sanguins qui se trouvoient dans toute son étendue. La *substance corticale* avoit la mê-

me largeur que *la medullaire*. Elle étoit moins épaisse, son tissu étoit plus délicat. Je n'y remarquai aucune inégalité. La petite capacité des cellules diminuoit beaucoup les placenta. Voilà quelle étoit la surface extérieure du petit œuf examinée avec beaucoup d'attention. Mais quand on le regardoit superficiellement, conjointement avec la *substance corticale*, on n'y remarquoit qu'une liqueur trouble. Après l'avoir mis dans l'eau, on voyoit cette membrane comme dans un œuf sain & ordinaire. L'œuf entier avoit à peine la douzieme partie d'un œuf bien conformé, il renfermoit une liqueur épaisse d'une couleur cendrée tirant sur le brun. Au milieu il y avoit une vessie remplie d'un liquide transparent dans lequel se trouvoit le petit embryon. Dans les œufs naturels la longueur des embryons est ordinairement de deux pouces & de deux lignes; dans celui-ci l'embryon avoit à peine trois lignes & demie. Ce petit embryon étoit attaché à un cordon fort délié & fort mince : la tête pendoit sur la poitrine. Des deux côtés de la tête, on voyoit un cercle noir dont le milieu étoit d'un brun cendré. Ce cercle avec son

disque désignoit certainement la place des yeux. Des deux côtés de la partie postérieure de la tête, on voyoit deux petites pointes qui étoient le commencement des oreilles. On distinguoit aisément les pattes de devant, celles de derriere & la queue étoient recourbées du côté du ventre. L'embryon avoit une couleur cendrée & étoit d'une texture très délicate.

Dans la corne droite de la matrice, la premiere cellule en sortant du vagin, étoit absolument semblable à celle que j'ai décrite ; cependant l'œuf avec sa substance corticale contenoit une liqueur tout-à-fait brune. Il y a tout lieu de croire que l'œuf, & l'embryon qu'il renfermoit, ne différoient point de l'œuf & de l'embryon dont j'ai parlé.

Cet embryon si délicat n'a pu être le produit d'une superfœtation ; car le véritable œuf qui se trouvoit entre l'embryon & le vagin, & qui étoit très adhérent à la matrice, a dû empêcher que la semence prolifique ne fut portée à la trompe droite, il faut donc qu'il ait été formé par la même conception que les autres.

Cet embryon avec sa *substance cor-*

ticale à moins de rapport aux autres fœtus, mais la *substance medullaire* du placenta en a beaucoup avec les autres substances de cette espece.

Cette observation nous fait voir que l'accroissement de l'embryon a été retardé, & que la *substance medullaire* du placenta est devenue, contre la regle ordinaire, d'un volume trop considérable.

Si on fait la comparaison de ce que j'ai dit avec l'œuf que j'ai décrit, il est constant que c'est la même chose quant à la Mole humaine.

L'œuf défiguré trouvé dans le côté gauche nous fait voir avec quelle facilité cet embryon a dû périr avec ses membranes, & en même-tems que les recherches qu'on peut faire à cet égard, sont souvent infructueuses.

Les petites cavités qui manquoient dans la Mole, comparées avec le petit volume de l'embryon, feroient croire que c'étoit dans ces cavités que se préparoit la nourriture du fœtus, où qu'il s'y séparoit une liqueur nuisible à l'accroissement.

N°. 11.

CRISE SINGULIERE qui a terminé une attaque de Goutte. Par M. PYE.

Collect. des Medecins de Londres.

UN homme qui avoit eu plusieurs attaques de Goutte, crut se débarrasser entierement de cette maladie cruelle, en vivant sobrement, en ne mangeant point de viande, & en se nourrissant seulement de substances vegetales. Il fut très long-tems, moyennant ce regime, sans ressentir les effets de son mal. Cependant il en eut une legere attaque. Onze semaines après il reprit l'usage de la viande. Au bout de quelques mois il eut la goutte aux deux pieds, & souffrit des douleurs très vives. Cette douleur augmenta peu-à-peu pendant douze jours, & devint tout d'un coup plus forte qu'elle n'avoit jamais été. Dans ces accès de douleurs, l'humeur de la goutte pas-

soit des pieds aux jambes, de-là aux cuisses, ensuite dans le ventre où elle produisoit des coliques très fortes : enfin elle attaqua l'estomac, en laissant libres les parties qu'elle avoit déja tourmentées. Toutes ces déliteſcences se faisoient avec beaucoup de promptitude. Le paroxisme de cette maladie dangereuse, & les douleurs qui l'accompagnoient, cesserent lorsque le malade eût vomi une livre & demie d'une matiere aqueuse, verte, âcre & fort acide. Après cette évacuation il se sentit soulagé, l'enflure des parties où l'humeur de la goutte étoit restée plus long-tems, se dissipa peu-à peu, & il fut guéri. Il faut observer que dans le tems du déclin du paroxisme le malade avoit tous les matins une sueur abondante, fort fetide, & qui tachoit en jaune sa chemise. Son urine étoit rouge comme du vin. Il eut encore pendant sa convaleſcence quelques legeres attaques de goutte, qui se dissiperent par des vomissemens d'une matiere pareille à celle dont je viens de parler, mais dont la quantité étoit bien moindre. Il eut dans d'autres tems quelques attaques qui finirent comme

la précédente. Un an après le malade eut encore une attaque de goutte qui fut précédée de la fievre; les envies de vomir revinrent, mais elles cesserent, parcequ'il se forma une tumeur sous la plante du pied près de l'articulation du pouce, d'où il sortit, quand elle fut ouverte, une demi livre d'une humeur aqueuse, sanguinolente, mêlée avec de la matiere cretacée. Depuis cette évacuation, le malade n'a eu aucune incommodité.

Fin du troisieme Tome.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage ayant pour titre : *Collection d'Observations sur l'Anatomie, la Chirurgie, & la Médecine pratique, extraites des Ouvrages Etrangers*; & je crois que l'impression peut en être permise. A Paris, ce premier Décembre 1761. MORAND, Censeur Royal.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

N°. 1. *Observation sur une Catalepsie*, page 1
N°. 2. *Observation sur une Membrane particuliere au fœtus*, 9
N°. 3. *Lettre sur la non-pulsation des Veines*, 15
N°. 4. *Observat. sur des Ulceres préjudiciables à la matrice*, 43
N°. 5. *Histoire d'une fievre Epidemique*, 63
N°. 6. *Dissertation sur la pesanteur des humeurs*, 123
N°. 7. *Observation sur le Conduit cystique*, 146
N°. 8. *Rhumatismes gueris par l'Electricité*, 158
N°. 9. *Abcès de l'Estomac*, 170
N°. 10. *Mémoire sur la Mole*, 173
N°. 11. *Crise singuliere*, 189

Fin de la Table.